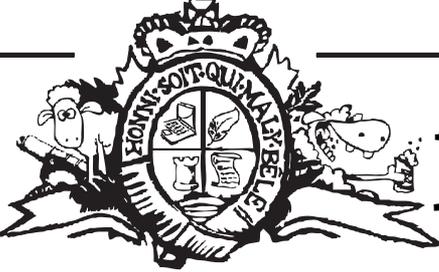

L'auditoire



LE JOURNAL DES ÉTUDIANTS DE LAUSANNE DEPUIS 1982

ÉDITION SPÉCIALE

SOCIÉTÉ

CULTURE

**PRIX DE
LA SORGE**

**LES ROBOTS
ET LA LOI**

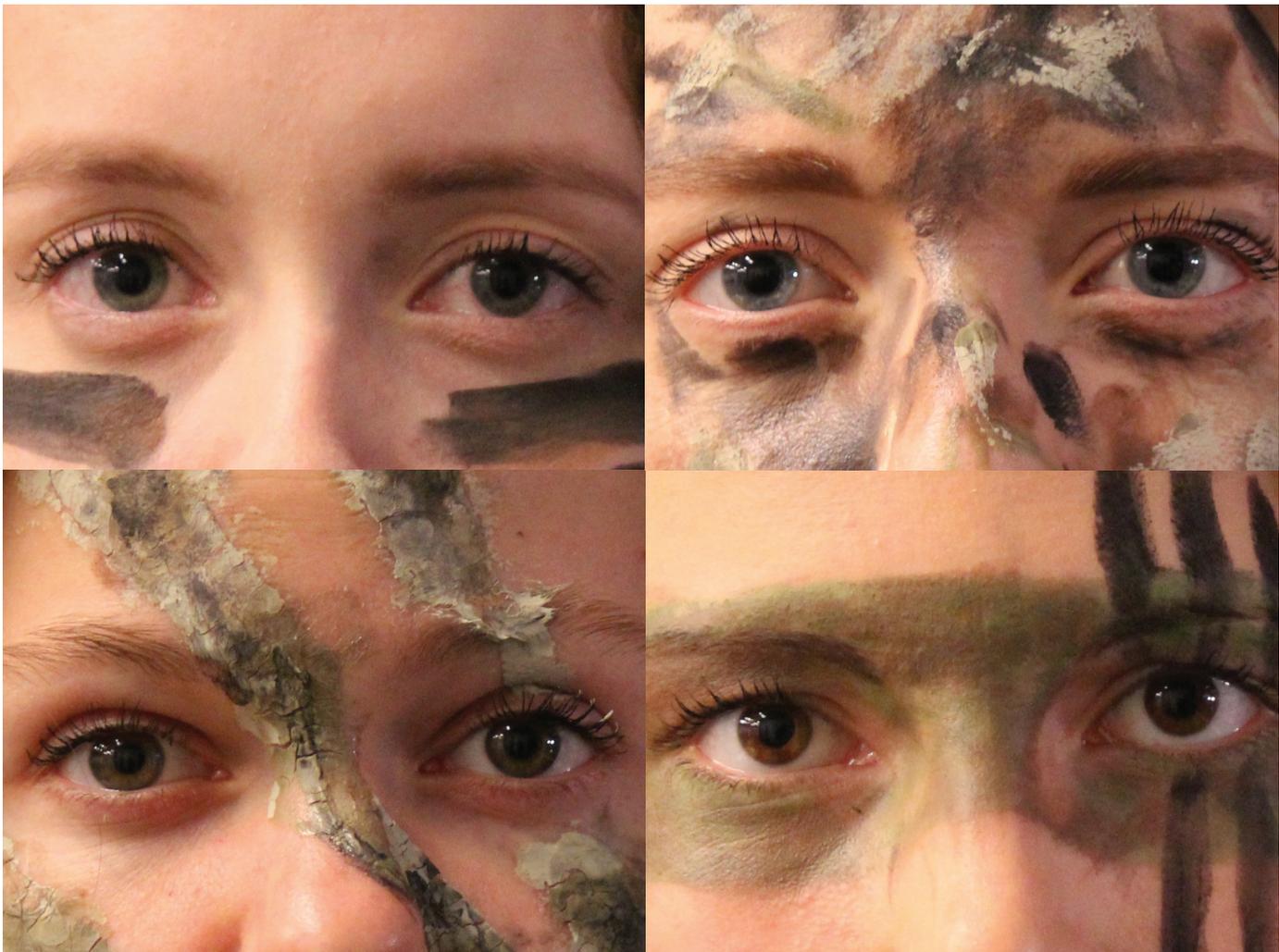
**MA VIE DE
COURGETTE**

DOSSIER

Ni brutes ni soumises

Quand les femmes s'en vont en guerre

Lauréane Badoix et Fanny Utiger





DOSSIER

Pour son dernier numéro du semestre, *L'auditoire* s'est penché sur la question des femmes combattantes, à travers le temps et le monde. Malgré une ouverture croissante des armées aux recrues féminines, elles restent minoritaires

04
Interview de Magali Delaloye

06
Les guerrières amazones

Le service obligatoire



Suite sur le web
www.auditoire.ch/236



SOCIÉTÉ

11
Le tabou des menstruations

Chronique satirique

12
Robotique et droit

13
Cyber-sécurité

Tsépakoi

14
Fêtes de fin d'année

et souvent stigmatisées. Aperçu d'une tension entre volonté affichée d'évolution vers l'égalitarisme et persistance de stéréotypes de genre, dans un univers encore essentiellement considéré comme masculin et viril.

07
Les unités spéciales

08
Les fillettes soldates

Peshmergas et médias

09
Quels postes pour les femmes?

10
Armée et prostitution

Représentations culturelles



FAE

15
Le point sur les bourses



SPORT

25
Basket et revendication

Le quidditch en vrai



CULTURE

27
Les jeunes et le classique

28
Musique et rémunération

29
Théâtre d'appartement

Retour sur le phénomène
Ma vie de Courgette

30
Nos chroniques

16
PRIX DE LA SORGE

26
AGENDA

32
CHIEN MECHANT

REMERCIEMENTS
PASCALE MARCHE, OUI! IL EST NUL (MAIS IL A QUAND MÊME DE GRANDES OREILLES), KLOD (PARCE QU'IL EST SYMPA), LA COPINE DE LOÏC (LA FOCCACCIA ÉTAIT SUPER), IL ÉTAIT UNE FOIS (PARCE QUE LES DRAPS S'EN SOUVIENNENT ENCORE), LE FILS DE MICHEL FILLIAU, LES CARAMBARS (QU'EST-CE QU'ON A RI! LE SUD IL NE MANQUE RIEN, SA MAJESTÉ FANNY UTJGER IL SE SON DU SILENCE SERA QUAND MÊME DIFFICILE)

L'AUDITOIRE

N° 236
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
ÉDITEUR FAE
E REDACTION@AUDITOIRE.CH
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
THIBAUD DUCRET, LAURÉANE BADOUX, OPHELIE SCHAERER, FANNY UTJGER, VALENTINE MICHEL, ANTOINE SCHAUB, EMMANUELLE VOLL ENWEIDER, JÉRÉMY BERTHOUD, JESSICA CHAUTEMS, JULIE BIANCHIN, SAMI ZABI, ADRIANE BOSSY, TIAGO MORAIS, LOÏC GERBER, VALENTINA SAN MARTIN, AURELIA BABEY, GAÏANE HERRERO, DAVID NZALÉ, AINHOA IBARROLA, CLEA MASSEY, MARIO RUDRA, MAXIME FILLIAU, LUCAS BRUHILLER, GUILLAUME GUENAI, SEVERINE GUEX

CORRECTIONS
GREGOIRE GONIN

SECRÉTAIRE ADMINISTRATIF ET COMPTABLE
MATTEO KNOBEL

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES RONQUOZ

COMITÉ DE REDACTION
REDACTION EN CHEF
THIBAUD DUCRET, LAURÉANE BADOUX

DOSSIER
OPHELIE SCHAERER

CAMPUS ET SPORT
ANTOINE SCHAUB

SOCIÉTÉ
VALENTINE MICHEL

FAE
OLJA MARINCEK

CULTURE
FANNY UTJGER



CAMPUS

21
Interdisciplinarité: enseigner par les films

Association féministe universitaire

22
Tandem, les étudiants étrangers racontent la Suisse

23
Accessibilité aux bâtiments

Innovation Park

Allô, le monde?

Si vous êtes un brin cyniques, les éditeurs des derniers numéros vous seront peut-être apparus quelque peu cul-cul. Sans doute est-ce là l'effet fin d'année, mais nous jugions utiles ces exhortations certes évidentes mais toujours nécessaires. Après avoir rappelé l'importance de ne pas penser qu'à sa gueule et de profiter des nombreuses opportunités de s'engager dans une cause quelle qu'elle soit, puis celle de penser aux autres et d'offrir ce que l'on peut, il est temps, en cette période censée être celle du partage, d'insister sur la nécessité de renouer le dialogue avec son prochain. Indéniablement la grande préoccupation de cette année 2016, à l'heure où il faut en faire le bilan...

Rencontre du troisième type

Depuis le 7 décembre, les salles de cinéma accueillent un ambitieux film de science-fiction: *Arrival*, ou *Premier contact* de son titre français. Adapté d'une nouvelle de Ted Chiang, le long-métrage de Denis Villeneuve narre l'arrivée sur Terre d'étranges ovnis, qui apparaissent subitement à différents endroits du globe et restent étonnamment immobiles. Terrifiée, l'humanité envoie ses meilleurs experts à la rencontre des occupants de ces mystérieux vaisseaux, dont les intentions réelles sont encore incertaines. Côté américain, l'armée engage un physicien et une linguiste, chargés d'établir le contact avec les

aliens et de déterminer leur nature et leur but précis. L'avenir de la planète entière dépendra alors d'un unique enjeu: que ces émissaires terrestres et leurs interlocuteurs étrangers parviennent à *se comprendre*. Ainsi, *Arrival* explore en profondeur l'une des thématiques principales que contient intrinsèquement ce genre de récit, à savoir celle de la communication.

Qui est celui d'en face? Que veut-il? Représente-t-il nécessairement un danger? Des questions qui, évidemment, font écho aux préoccupations actuelles, puisqu'elles ne se posent pas uniquement lorsque l'autre est un extraterrestre. Pas besoin d'être originaire d'une planète différente, le bougre peut se contenter de débarquer du pays voisin. Parfois même de l'immeuble d'à côté.

Dialogue de sourds

En ces temps de crise et de terreur, on ne cesse de rappeler l'importance du dialogue, de la liberté de penser comme de celle de s'exprimer. Pourtant, on ne parvient toujours pas à se comprendre. Le Brexit, la victoire de Donald Trump, la percée de François Fillon ou encore l'échec de l'initiative sur le nucléaire suisse; par chez nous comme ailleurs, les sondages n'ont pas été fichés cette année de décoder correctement les velléités populaires. On encourage l'autre à penser ce qu'il veut, mais le laisse-t-on véritablement dire ce qu'il pense? Et

par-dessus tout, l'écoute-t-on seulement? Face à la crise migratoire, face aux attentats, face à la guerre, dans le fond, on ne souhaiterait qu'une seule chose: accueillir l'autre à bras ouverts, l'accepter tel qu'il est et envoyer chier tous ceux qui ne sont pas d'accord en leur intimant de bien fermer leur gueule. Mais est-ce aussi simple?

«J'parle pas aux cons, ça les instruit»

Dans son dernier spectacle, l'humoriste François Rollin, célèbre professeur de la série *Palace*, traite précisément de la liberté d'expression: il y fustige une tendance actuelle à la bien-pensance qui, sous couvert d'une empathie universelle, empêche paradoxalement tout débat et confrontation d'idées. Ainsi, la montée des extrémismes s'expliquerait en partie par cette censure refusant aux gens le droit d'exprimer leurs inquiétudes sur certains sujets et les poussant de fait vers les seuls groupes d'influence qui acceptent d'entendre leurs contrariétés. Le dialogue n'implique pas uniquement d'exprimer ce que l'on pense, mais aussi d'écouter ce que l'autre a à dire (même ses conneries), pour ensuite en discuter. Dans *Arrival*, tout se résout grâce à un simple coup de téléphone; dans la réalité, ça n'a pas à être plus compliqué. •

Thibaud Ducret



Dialogue avec l'inconnu dans *Arrival*.



«La guerre et l'armée ne peuvent pas être analysées sans un regard genre»

Interview avec Magali Delaloye

INTERVIEW • Chargée de cours en sciences sociales et membre du Centre en études genre de l'Université de Lausanne, Magali Delaloye s'intéresse tout particulièrement à la question de la construction des masculinités, notamment à travers l'armée et la guerre. Elle analyse pour *L'auditoire* la place des femmes combattantes dans un univers qui, a priori, constitue le berceau de la virilité.

Quelle est la place des stéréotypes de genre dans l'armée?

Au XX^e siècle, tout citoyen est devenu un «citoyen-soldat». En fait, l'armée est la fabrique de l'homme, du masculin, de la virilité. Forcément, elle est très genrée. Ce sont les soldats qui combattent et les femmes qui ont des tâches subalternes, elles sont blanchisseuses, cuisinières. On y voit des rôles très marqués qu'on retrouve aussi dans la société, dans une sorte de ping-pong systématique entre la société et l'armée. Dans le monde militaire, les stéréotypes sont extrêmement forts, parce qu'on sépare très fortement le féminin et le masculin: les hommes sont là pour tuer, pour faire couler le sang, et les femmes sont là en soutien des hommes, mais elles ne doivent pas faire couler le sang. Cela remonte bien plus loin, selon les anthropologues: on trouve déjà cette représentation durant le paléolithique, avec l'idée que les femmes donnent la vie, les hommes la mort.

Cette construction sociale de la virilité comme étant le point de départ de la violence est-elle utilisée pour justifier certaines violences faites aux femmes dans le cadre des armées?

Si les stéréotypes de la virilité changent selon les périodes, il existe trois valeurs de base, qui sont assez universelles: la force physique, le courage et la puissance sexuelle. Les femmes qui ne viennent plus dans l'armée comme simples couturières, cuisinières, ou de temps en temps prostituées, transgressent les normes de genre. Elles endossent un rôle qui n'est pas le leur. Quand il y a des violences contre ces femmes, l'idée est qu'on les remet à leur place, qu'on les punit. C'est justifié, par la hiérarchie, en disant qu'«elles n'ont qu'à être des mecs comme les autres», mais en fait, il y a une volonté de remettre de

l'ordre dans le genre. L'armée ne va pas protéger les victimes, parce qu'elles ont choisi d'être là. Cela ne veut évidemment pas dire que c'est justifiable. Mais pour la comprendre, il faut voir que la violence contre les soldates est quasi systématique.

Est-ce que les femmes doivent renoncer à leur féminité pour devenir soldats? Une femme doit-elle, au final, devenir un homme pour être soldat?

Les femmes dans l'armée peuvent avoir un côté très masculin, parce qu'elles font des exercices physiques qui transforment leur corps, apprennent à jurer, doivent quitter l'éducation qu'elles ont reçue. Il s'agit donc d'une forme de masculinisation. Mais elles sont toujours dans un entre-deux: si elles se masculinisent trop, elles seront vues comme doublement transgressives. C'est ce qu'on retrouve dans les discours sur Hillary Clinton, dans un autre domaine, mais avec les mêmes commentaires: un homme sera courageux et ambitieux quand une femme sera une sale carriériste...

Il y a néanmoins eu une évolution, pendant la Deuxième Guerre mondiale, où, par exemple, 10% de l'armée soviétique étaient des femmes, dont de nombreuses combattantes, snipers ou conductrices de char d'assaut, des tâches normalement réservées aux hommes. Selon les témoignages, ces femmes emportaient un petit peigne, et essayaient d'avoir un peu de maquillage.

«Si elles se masculinisaient trop, elles étaient doublement transgressives»

Cette image était reproduite par l'Etat: les soldats avaient le droit au tabac et à

l'alcool, les soldates à du savon donné par l'état-major.

Mais malgré cette acceptation, elles ont régulièrement été victimes de violences sexuelles ou de harcèlement de la part de leurs propres soldats. On pense que ça a beaucoup changé aujourd'hui, mais dans le fond, ce qui change, c'est que maintenant elles osent en parler. On assiste aussi à des mobilisations pour les rendre plus visibles. Néanmoins, une femme a récemment témoigné sur l'armée française et est restée dans l'anonymat. C'est encore extrêmement dangereux d'en parler.

La mise en avant de la féminité se retrouve aussi dans la médiatisation des soldates peshmergas par exemple, où on prend en photo leurs ongles bien vernis...

Exactement. C'est un cas fascinant. Je dirais qu'il y a deux ans, on n'en parlait quasiment pas. Maintenant, dans tous les journaux occidentaux, aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne,

en Allemagne, en France, vous avez «les héroïnes peshmergas». C'est une construction très intéressante, parce qu'on ne leur dénie pas leur courage, tout en ne mettant en avant que les jolies filles. Parce que les vieilles matrones, elles aussi, elles existent et elles luttent. Les médias privilégient les femmes jeunes, éduquées, qui souvent parlent anglais. Les Peshmergas, eux, savent parler aux Occidentaux. Ils ont conscience de ce qu'ils doivent mettre en scène pour défendre leurs intérêts, notamment pour recevoir des armes. Il ne faut également pas oublier que les Peshmergas sont marxistes, il y a donc une idée d'égalité des sexes. Ce qui est captivant, c'est qu'avec des femmes combattantes, on construit et accentue une image de la modernité, face à Daesh, qu'on considère comme l'obscurantisme pur. Mais en même temps, il faut bien montrer que, même si elles combattent, elles restent des femmes, d'où les ongles bien vernis.



Lauréane Badoux

Ces stéréotypes amènent-ils les femmes militaires à souffrir d'un déficit d'autorité? Leur carrière peut-elle en être entravée, au niveau des postes ou de leur salaire?

Dans l'armée américaine, par exemple, il a fallu attendre 2011 pour que les femmes aient le droit de combattre. Certains postes, dans certaines armées, ne peuvent pas être occupés par des femmes. Et évidemment, dans des secteurs vus comme très masculins, c'est-à-dire les plus privilégiés, les femmes sont généralement entravées dans leur carrière. Ce sont des questions de plafond de verre qu'on trouve aussi dans la société civile. Généralement, les femmes sont dans l'armée de terre et dans l'infanterie, plutôt que dans l'armée de l'air, plus prestigieuse. Lorsqu'elles montent en grade, en étant des femmes, elles doivent renforcer leur autorité. Ce qui fait qu'on entend souvent le discours selon lequel elles sont encore pires que des hommes. En fait, elles doivent prouver beaucoup plus qu'elles sont capables de combattre, et se battre pour leur position.

Il existe aussi cette idée que les femmes apportent la paix...

C'est un très vieux stéréotype, qui est encore mobilisé maintenant, notamment par certains mouvements féministes pacifistes qui estiment qu'on risquera moins la guerre grâce aux femmes, qui sont plus calmes et plus douces. Après, prenez l'exemple de Margaret Thatcher... C'est un discours ambigu qu'on retrouve dans les programmes de paix de l'ONU, où on évoque souvent les femmes. Ce qui peut s'expliquer par le fait qu'après une guerre, c'est généralement elles qui restent, elles qui ont tenu la structure sociale. Dans des sociétés patriarcales, on va jouer sur le stéréotype qui lie femme et paix. Mais il existe une tension, puisque cela ouvre des possibilités d'émancipation, tout en permettant la reproduction des stéréotypes, qui empêchent l'avancement des femmes dans la hiérarchie.

L'aspect hypersexualisé des femmes combattantes, notamment à travers la prostitution et le viol, est-il inévitable?

La question de la sexualité est extrêmement importante, parce qu'elle est souvent vécue. On assiste à une souffrance supplémentaire: un homme va être tabassé, une femme va être tabassée et violée, surtout à partir du moment où le viol devient vraiment une arme de guerre, avec les conflits modernes du XXe siècle. La représentation de la virilité passe aussi par les habits, la pilosité, et d'autres pratiques, mais on ne peut pas



Magali Delaloye questionne les stéréotypes de genre dans la guerre.

passer à côté de la question de la sexualité. A travers cette violence, on comprend beaucoup mieux le conflit et ce qui s'y joue d'un point de vue culturel. On ne peut par exemple pas saisir ce qui joue au niveau du génocide en ex-Yougoslavie si on ignore que la purification ethnique passait par le viol. La destruction d'une population va au-delà de tuer tout le monde.

Une souffrance qui se retrouve aussi chez les fillettes soldats, souvent violées. Comment se fait-il qu'on ignore souvent leur existence?

Dans toutes les sociétés, on retrouve le stigmate de la femme violée. Dans la nôtre, on le justifie avec des «elle l'a bien cherché», dans d'autres sociétés c'est «elle n'est plus pure». Il y a de gros problèmes autour des programmes pour les enfants soldats: l'idée que l'enfant soldat est un garçon prédomine. Les enfants soldats garçons sont moins victimes de violences sexuelles alors que pour les filles, c'est systématique. En plus, il y a un réel aveuglement, qui empêche d'admettre que les enfants puissent être des soldats, parce qu'ils sont l'incarnation de l'innocence. On n'arrive donc pas à imaginer qu'ils puissent prendre une arme, et encore moins qu'ils violent ou qu'ils soient violés.

Pensez-vous qu'un service obligatoire pour toutes et tous, en place en Norvège et dont on parle ces temps en Suisse, puisse changer ces dynamiques?

Pas nécessairement. Y a-t-il, dans l'armée israélienne, où vous avez femmes

et hommes qui servent depuis 1948, un comportement égalitaire? Une déconstruction des stéréotypes de genre? Pas forcément, parce qu'il y a toujours des tâches qu'on ne veut pas confier aux femmes, dans l'idée qu'il faut les protéger. En Norvège, une politique très égalitaire est en place, donc ce n'était pas étonnant d'introduire ce système. Il va de pair avec de vraies mesures pour lutter contre l'inégalité en politique et en économie. Dans un tel contexte, cela se justifie. En Suisse, je pense que c'est plus problématique. On a l'impression qu'on mobilise l'égalité quand cela arrange les gens. La Suisse n'est pas connue pour ce grand élan de mesures égalitaires entre hommes et femmes. En Norvège c'était une suite logique, il fallait aller jusqu'au bout, jusqu'au dernier bastion masculin qu'est l'armée.

Est-ce que créer des unités totalement féminines règle ces questions?

Cela crée d'autres problématiques. En Russie il y a des bataillons féminins, mais il faut savoir qu'elles sont dans une hiérarchie parallèle, qui ne permet pas l'émancipation. Elles sont toujours vues comme le groupe de filles. En Norvège, en revanche, cela fait partie de la culture d'égalité, dans l'idée d'éviter les rapports de pouvoir entre les sexes. Avant de comprendre la place des femmes dans une armée, il faut d'abord comprendre comment on construit les stéréotypes dans une société donnée. Les questions de guerre et d'armée ne peuvent pas être analysées sans un regard genre, ne

serait-ce que parce que c'est le lieu par excellence de la production du viril. C'est la racine qui permet de comprendre comment tout cela se structure, comment on construit une armée, comment on mène une guerre, comment on utilise les femmes.

Dans ce cadre, il y a aussi toute la question de l'hétéronormativité et de comment on traite les autres minorités sexuelles...

Généralement, la virilité se construit en creux, en miroir: tout ce qui n'est pas femme, homosexuel et étranger, devient les valeurs viriles. L'homosexualité féminine, qui n'intéresse jamais les Etats ou les armées, est tue.

«La virilité se construit en miroir»

L'homosexualité masculine, en revanche, est vue comme une trahison... Pendant longtemps dans les armées, jusqu'à la Première, parfois même la Deuxième Guerre mondiale, l'homosexualité était un crime passible de la peine de mort. Aujourd'hui, ces minorités sexuelles sont invisibilisées. Aux Etats-Unis, c'est l'idée de *don't ask don't tell*, un non-problème, qui a été levé uniquement avec Obama. C'est aussi une violence, un déni d'identité qui traduit des rapports de domination. •

Propos recueillis par Ophélie Schaerer et Valentine Michel

Guerrières dans les guerres d'hier

MYTHE • Femmes antiques et guerrières, les Amazones sont connues de tous. Cependant, si les histoires mythiques mettant en scène ces femmes combattantes sont légion, les évidences historiques et archéologiques ayant inspiré ces légendes sont ténues.

Inventeuses de la chevalerie, archères d'élite au sein droit coupé pour faciliter le maniement de l'arme, les Amazones font partie de nombreuses histoires plus ou moins fantasques.

Peuple qui réduit à l'esclavage reproductif ses adversaires mâles

Peuple composé uniquement de femmes, qui réduit à l'esclavage reproductif ses adversaires mâles vaincus ou qui va une fois par année se reproduire avec les hommes des tribus voisines, qui tue ses garçons ou les abandonne à la nature ou à leurs pères afin de n'élever que des filles, le mythe les concernant revêt de multiples facettes à travers les

époques. Il attise l'imagination des poètes et artistes dès *L'Illiade* d'Homère. Les Grecs les situent à la frontière du monde civilisé aussi bien dans le temps que l'espace, et représentent leur existence mythologique de façon picturale ou poétique à de nombreuses occasions. L'Amazone se voit souvent attribuer des symboles d'étrangeté et de féminité à côté de sa nature de valeureuse guerrière, ses prouesses de bataille n'ayant rien à envier à celles des hommes. De la guerrière chevauchant un lion pour chasser à l'arc un animal étrange et inconnu, aux reines amantes puis adversaires des plus grands héros grecs, la fiction antique entourant les Amazones a persisté jusqu'à la culture occidentale actuelle. Elle se retrouve dans l'art, dépeignant la force et la féminité, et dans l'exploration, avec l'Amazonie, dont l'appellation se réfère

aux tribus locales dans lesquelles des femmes se battaient aussi farouchement que des hommes.

Inspirations réelles

Si les Amazones sont des êtres mythologiques, on associe aujourd'hui l'origine du mythe aux peuples nomades scythes originaires d'Asie centrale, principalement les Sarmates. Des fouilles archéologiques ont montré qu'un quart des combattants sarmates étaient des femmes. L'existence de tant de femmes guerrières contraste particulièrement avec la culture grecque ancienne, et la différence entre les rôles genrés chez les Grecs et chez les Sarmates a très bien pu inspirer les écrivains et artistes du Péloponnèse, et ainsi aboutir à la création du mythe. Aujourd'hui, l'association française Les Amazones se bat contre le tabou au

sujet des femmes qui, suite à un cancer, ont subi une mastectomie.

Une figure parfaitement adaptée aux enjeux contemporains

En Belgique, la Maison Amazone regroupe des associations défendant les droits des femmes. La figure de l'Amazone, en représentant le combat et la féminité, est donc parfaitement adaptée aux enjeux contemporains. •

David Nzalé

Obligation de servir: bientôt le tour des femmes?

PROJET • Si actuellement l'armée suisse est ouverte aux femmes volontaires, le service militaire n'est obligatoire que pour les hommes. Il se peut qu'un jour toutes les Suissesses découvrent la joie que procure une lettre d'ordre de marche.

«L'armée est faite pour défendre les plus faibles: les femmes, les enfants, les personnes âgées.[...] Les hommes sont prévus pour faire le service militaire, les femmes ont un autre rôle, les enfants.» Ueli Maurer, qui prononçait sans rougir ces phrases en 2013 à la RTS alors qu'il était à la tête du Département de la défense, doit se faire du mauvais sang. Un groupe de travail mandaté par le Conseil fédéral a rendu un rapport publié en juillet dernier concernant l'avenir de l'armée en proposant quatre modèles. Le favori, le «modèle norvégien», implique une obligation de servir étendue aux femmes. Ce modèle propose d'adapter le système de milice en vigueur en Norvège à la Suisse. Dans ce pays scandinave réputé pour ses aurores boréales, ses pizzas surgelées et sa politique égalitaire homme-femme, le service militaire est obligatoire depuis 2015 pour les hommes comme pour les femmes. Sur les 60'000 personnes tous genres confondus astreintes au

service chaque année, l'armée ne prend que ceux dont elle a besoin, soit environ 8'000 recrues. La sélection



s'effectue en fonction de la motivation et des qualifications de chacune et chacun.

Egalité en trompe-l'œil

A droits égaux, devoirs égaux: si les femmes sont les égales des hommes, alors il est compréhensible qu'elles doivent servir à leurs côtés. Mais si l'égalité des droits est inscrite dans la loi, la réalité est bien moins reluisante. Pour ne parler que du salaire, les

Suissesses gagnent encore environ 20% de moins que leurs collègues masculins à poste égal. La Norvège a d'ailleurs un peu d'avance en la matière; le Forum économique mondial place le pays en 2^e position de son classement des égalités entre hommes et femmes, derrière l'Islande. La Suisse, elle, occupe la 8^e place. Que l'on se rassure, le groupe de travail est au fait de ces inégalités et ne veut pas étendre l'obligation de servir aux femmes pour des raisons égalitaristes, mais «pour des motifs liés en premier lieu aux besoins» de l'armée, selon son rapport.

Tir ami

A côté de ces considérations, on peut se demander comment va se passer la venue de femmes dans ce milieu ultra masculin. Pour les soldates, la vie de caserne tourne parfois au cauchemar. Les chiffres concernant les troupes américaines au Moyen-Orient font froid dans le dos: en 2012, la moitié

des femmes militaires ont été victimes de harcèlement sexuel et un quart ont été violées. Au point qu'en étant déployées en Afghanistan ou en Irak, elles avaient plus de chances de subir une agression sexuelle de la part d'un compagnon d'arme que de se faire blesser ou tuer par l'ennemi. Ces agressions se retrouvent dans la plupart des armées mixtes dans des proportions variables. L'armée norvégienne s'est attaquée au problème avec un moyen étonnant à première vue: les dortoirs sont devenus mixtes, afin de favoriser l'esprit de camaraderie. Il semblerait que la stratégie ait porté ses fruits.

En Suisse, le rapport du groupe de travail est à présent inspecté par le DDPS (Département de la défense, de la protection de la population et du sport), qui le transmettra ensuite au Conseil fédéral. Affaire à suivre, donc. •

Mario Rudra

Qui va à la chasse, gagne sa place

UNITÉS SPÉCIALES • Si les femmes sont de plus en plus présentes dans certaines armées conventionnelles, le très exclusif domaine des opérations spéciales laisse filtrer le doute sur la présence d'éléments féminins dans ses rangs.

Depuis quelques années, ils font l'objet de nombreux fantasmes, surtout lorsque les termes «terrorisme», «guérilla» ou «guerre asymétrique» ne sont pas loin dans le texte. Les hommes actifs dans les opérations appelées «spéciales» agissent avec des méthodes non conventionnelles, en petits groupes et dans le but d'obtenir un effet décisif. L'accès au sein de ces unités réputées pour leur dureté est sanctionné par une série de sélections difficiles, autant sur le plan physique que mental et émotionnel.

Pour cette raison, et jusqu'à présent, la majorité de ces unités sont (officiellement) composées exclusivement d'hommes. La présence féminine, bridée de plus par les interdictions d'accès aux postes de combat dans de nombreuses armées, y est quasi nulle. Malgré tout, certains changements se font remarquer. L'acceptation de femmes au sein de ces unités révèle quelques transformations sur la question, pour des raisons diverses: besoin de nouvelles compétences, pragmatisme, volonté de communiquer, nouvelles exigences opérationnelles...

L'expérience norvégienne

En 2014, l'armée norvégienne se fait remarquer en créant les *Jegertroppen* («chasseurs» en norvégien), la première unité de forces spéciales exclusivement féminine. Projet pilote destiné à ne durer qu'un an, il a immédiatement été reconduit pour trois années supplémentaires. Sur une sélection originale de 317 jeunes femmes, seules 11 recrues ont passé avec succès l'ensemble des tests.

Impossibilité de communiquer avec les femmes sur place

Ces derniers n'ont pas été modifiés en comparaison avec la sélection masculine. Seule la charge habituelle du sac de 40 kilos a été ramenée à 27 kilos. L'entraînement a permis aux nouvelles chasseuses de développer des compétences particulières pour mener à bien des missions de reconnaissance et de combat urbain, ainsi que de contact avec les populations. En effet, la naissance des *Jegertroppen* est



Les *Jegertroppen* norvégiennes constituent la première unité spéciale exclusivement féminine.

notamment issue d'un constat simple lors des retours d'expérience suite à l'engagement des forces spéciales norvégiennes en Afghanistan: l'impossibilité de communiquer avec les femmes sur place, notamment afin de recueillir des renseignements. L'intégration d'éléments féminins est perçue comme un besoin opérationnel, mais répond aussi à une logique particulière, où l'emploi de ces unités repose notamment sur des compétences perçues comme féminines: agilité, précision, efficacité et, parfois, une présence tranquillisante. Une approche revendiquée sur le site de l'armée norvégienne pour qui «la différence entre les sexes et les qualités dont sont dotées les femmes ont une grande valeur intrinsèque dans la conduite des opérations».

Evolutions et expériences disparates

La Norvège n'est pas le seul pays à avoir concrétisé l'enrôlement féminin au sein d'unités spéciales. Parmi ce club (relativement) fermé, figurent d'autres pays. L'URSS, par exemple, n'a pas chômé durant la Guerre froide, infiltrant clandestinement en Europe des groupes de *Spetsnaz* (forces spéciales soviétiques) extrêmement qualifiés, composés d'un fort pourcentage

féminin, sous couvert de missions sportives, culturelles ou syndicales. Un extrait de l'*Airpower Journal* de 1988 nous apprend l'arrestation de «female Spetsnaz personnel» vivant aux abords de la base de Greenham Common en Angleterre en 1983. Leur but était alors de neutraliser les lance-missiles présents en cas de déclenchement de conflit.

De 1999 à 2002, les Anglais ont tenté l'expérience en développant la «Female Selection», première étape pour accéder à l'entraînement du Special Air Service (SAS). Sur douze jeunes femmes, Azi Ahmed fait partie des deux seules à avoir traversé avec succès toutes les épreuves. Malheureusement, une semaine avant de recevoir son bétet, synonyme d'acceptation dans les SAS, tout s'arrête. «Personne ne sait pourquoi le programme a été stoppé. Je pense qu'une des raisons était qu'il était trop tôt pour accueillir des femmes dans cette unité», confie-t-elle. Malgré tout, de son point de vue, l'ouverture du SAS aux candidatures féminines ne saurait tarder (le Ministère de la défense vient d'officialiser la présence féminine aux postes de combats). L'occasion pour l'armée de «comprendre le rôle unique des femmes dans ces unités et de renforcer les rôles pour lesquelles elles

pourront être actives», notamment en créant des unités mixtes, ce qui permettrait de profiter des compétences des deux genres.

Un vivier de compétences bien plus important

Une question importante pour des institutions qui sentent le besoin de s'adapter à une nouvelle réalité, et de bénéficier d'un vivier de compétences bien plus important. Si le débat sur les capacités des femmes continue de faire rage (notamment actuellement aux USA), la vraie question semble plutôt se porter sur les conditions d'intégration des éléments féminins au sein de ces unités. Une question à laquelle Israël pourrait certainement répondre; le pays accepterait apparemment largement les femmes au sein de ses unités spéciales. Toutefois, ces réalités (discrètes) seront toujours à l'initiative des commandements nationaux qui choisiront ou non cette nouvelle direction. •

Peshmergas: féminines mais pas potiches

MÉDIATISATION • Au-devant de la couverture médiatique des Peshmergas, une particularité surprenante: un grand nombre de femmes combattantes. Retour sur le phénomène.

«Peshmerga» est le nom donné aux forces armées kurdes qui combattent actuellement l'Etat islamique. Parmi elles, plusieurs unités exclusivement féminines. Celles-ci sont particulièrement médiatisées, que ce soit à travers des reportages, des articles ou des publications sur les réseaux sociaux, dans lesquels l'accent est souvent mis sur leur féminité. Pourquoi une telle médiatisation?

Les médias submergés d'images d'hommes combattants

Les médias étant submergés d'images d'hommes combattants, cette présence féminine permet évidemment

aux Peshmergas de sortir du lot. Mais il y a d'autres avantages à cette visibilité. L'image de femmes combattantes est en effet en opposition directe avec l'EI. Celui-ci interdit aux femmes de combattre, car dans le système de société prévu par l'Etat islamique, elles ont pour rôle de gérer des tâches telles que l'éducation des enfants ou l'administration. De plus, les femmes sont considérées comme des biens dont on dispose, parfois comme butin de guerre. La présence des combattantes peshmergas a aussi un net avantage sur le terrain. Les combattants de Daesh sont déstabilisés par cette présence féminine, comme le rappelait, lors d'une interview accordée à *Sputnik*, Berivan Salihber, chef de l'unité des femmes peshmergas: «Dans leur milieu, la mort de la main

d'une femme est considérée comme humiliante et honteuse.»

Une cause un peu oubliée

Cette mise en opposition totale avec l'EI permet de rapprocher les combattantes peshmergas d'un idéal européen, celui d'une femme libre vivant dans une société où l'égalité des sexes est atteinte.

Une lutte pour la libération des femmes

En effet, ces femmes associent souvent leur lutte pour la libération de leur pays avec une lutte pour la libération des femmes, comme en témoigne Toprak, combattante peshmerga, lors d'un reportage pour Arte: «Les femmes ont

deux raisons de se battre. Premièrement le Kurdistan est occupé par des forces étrangères. Deuxièmement les femmes kurdes n'ont aucune place dans la société.» Pourtant, malgré l'importance de leur cause féministe, les combattantes peshmergas sont souvent représentées de manière sexiste par les médias européens, qui mettent, par exemple, l'accent sur leur manucure ou leur maquillage alors qu'on a rarement vu un journaliste faire remarquer la qualité du rasage d'un combattant. Ces femmes finissent ainsi parfois par être réduites à de jolis minois utiles uniquement comme moyen de propagande. Le combat pour l'égalité serait donc plus fort sur le champ de bataille kurde que dans les médias européens. •

Julie Bianchin

Les oubliées du champ de bataille

STIGMATISATION • Derrière la question des enfants soldats, une réalité est souvent occultée: celle des fillettes soldates. Invisibles et stigmatisées, elles ne trouvent que difficilement leur place dans les processus de réinsertion.

Elles s'appellent Furaa, Zaina ou encore Zoe. Un rapport de l'organisation non gouvernementale Save the Children datant de 2005 leur a donné la parole et leur a octroyé une visibilité nouvelle, alors que leur situation semble les invisibiliser doublement, et ce encore aujourd'hui, en 2016. Selon l'UNICEF, plus de 250'000 enfants sont engagés dans des conflits armés à travers le monde, en Afrique et en Asie principalement, mais aussi en Colombie.

Ce qui apparaît bien plus rarement, c'est que l'on estime que 40% de ces enfants soldats sont des filles. Si la souffrance et l'atteinte aux droits des jeunes garçons enrôlés par des groupes armés ne doivent aucunement être relativisée, la situation des fillettes dans le même cas s'avère être particulièrement préoccupante. En plus de participer activement aux combats, elles se retrouvent contraintes d'endosser le rôle que l'on attend de leur genre: petites ménagères,

épouses de soldats, elles sont régulièrement abusées sexuellement.

Mais lorsqu'on tape «enfant soldat» dans un moteur de recherche, comme l'invite à le faire Pat Hynes, professeur retraité de l'Université de Boston, dans un de ses articles, et que l'on parcourt les images proposées, on constate rapidement qu'il est difficile de mettre la main sur une photo de fillette dans la masse représentant des jeunes garçons armés jusqu'au cou, au regard tristement déterminé.

Invisibles, stigmatisées et rejetées

Le problème qui découle de cette invisibilisation est que les mesures de désarmement, démobilisation et réinsertion (DDR), mises en place par la communauté internationale pour sortir les enfants combattants d'une spirale de violence et de dépendance, ne sont pas adaptées au cas des jeunes soldates. Pire, il arrive régulièrement qu'elles les ignorent. En effet, une fois les hostilités terminées, une grande

partie des fillettes engagées par les groupes armés se volatilisent dans la famille de leur époux soldat. Selon Hynes, les mesures des processus de paix ne cherchent pas à les libérer. Celles qui rentrent dans leur village d'origine doivent souvent faire face à une réinsertion difficile voire impossible, portant un double stigmate: elles se sont fait enlever ou alors se sont enfuies pour se battre et reviennent avec les marques d'abus physiques, d'infections sexuellement transmissibles, de grossesse. Alors que les garçons soldats sont souvent accueillis par leur communauté de naissance auréolés d'une virilité nouvelle et acquise, les filles soldates sont régulièrement rejetées par des valeurs qui sacralisent leur virginité. Elles se retrouvent ainsi repoussées par les leurs, et oubliées par la communauté internationale, dans des conditions de fragilité physique et psychologique.

Save the Children déplore le fait que l'on préfère mesurer le succès des actions de DDR en comptabilisant le nombre

d'armes récoltées plutôt qu'en se référant aux réalités de la réinsertion, ce qui repousse le sort des fillettes soldates



un peu plus loin dans l'ombre. Pat Hynes les appelle les «dommages oubliés de la guerre», transparentes quand elles combattent, et pour la plupart ignorées une fois que les affrontements cessent. •

Ophélie Schaerer

Elle a les yeux revolver

ARMÉE • Depuis plusieurs décennies, les uniformes camouflage des militaires peuvent cacher des surprises: des femmes au milieu d'un univers masculin. A quels postes et grades peuvent-elles accéder? Analyse de la place qui leur est faite.

Comment appelle-t-on un vétéran de la Première Guerre mondiale? Un poilu. Si la Der des ders avait lieu aujourd'hui, une telle appellation serait obsolète. En Suisse, des femmes essaient depuis plus d'un siècle de s'intégrer dans le dispositif militaire. Loin d'être le résultat d'un sentiment d'injustice d'une gent masculine contrainte de servir, ce sont elles qui manœuvrent afin de gravir la hiérarchie de l'armée. Une telle volonté laisse transparaître en filigrane le besoin d'être l'égal de l'homme sur un terrain qui jusque-là lui était exclusivement

réservé. Cette intégration se fait par paliers, à mesure que le bataillon masculin bat en retraite.

hommes, et finalement en 1995 que l'égalité est totale (formation, armement, fonctions). Depuis, seule subsiste comme différence le mode de recrutement (volontaire pour les femmes et obligatoire pour les hommes), qui à son tour est remis en question par certains politiques désirant étendre l'obligation aux deux genres.

Une légitimité toujours questionnée

On remarque donc que, jusqu'à récemment, la valeur des femmes militaires s'est limitée à un rôle de

front et la femme aimante à l'arrière? La réponse est à chercher du côté du vaste champ des études culturelles féministes.

Sur le papier, chaque soldate peut occuper une fonction de combat

Toujours est-il que sur le papier, chaque soldate peut occuper une

fonction de combat et/ou grader, ce malgré les propos machistes de certains. Le sergent Dzemail Zahirovic explique en effet que les compétences des recrues féminines dans le domaine militaire demeurent remises en question: «Dans ma section, à Frauenfeld, se trouvait parmi les sergents-chefs une femme. A la fin de leur service, tous devaient passer une semaine de tests afin de montrer aux haut-gradés leurs acquis, notamment physiques. De nombreux conscrits critiquaient vivement la femme, pensant que celle-ci n'avait pas sa place à la caserne ou avait moins de compétences. C'est finalement elle qui a obtenu les meilleurs résultats.» A l'instar de celle-ci, de nombreuses gradées sont la cible de rumeurs infondées basées uniquement sur leur genre. «Beaucoup de rumeurs circulent sur les gradées, dont on dit qu'elles sont inférieures et favorisées», poursuit le sergent. Le cadre

formel de l'armée et ses critères objectifs d'appréciation ne suffisent donc pas pour asseoir auprès des conscrits la légitimité de femmes aux plus hauts postes. Peut-être une telle vision laisse-t-elle poindre la déroute de soldats en quête de virilité voyant sous les drapeaux le dernier bastion d'une autorité exclusivement masculine.

Un enjeu symbolique

Si les femmes sont de plus en plus en vue dans le domaine militaire, c'est également parce qu'elles ont un impact symbolique important, qui peut particulièrement être exploité en temps de paix. Elles qui sont sous-représentées dans les postes à responsabilité des entreprises trouvent dans l'armée un système étatique qui leur garantit une opportunité égale d'occuper un poste de supérieur. Elles endossent dès lors un rôle d'ambassadrice des femmes, en tant que preuve de la faisabilité de toute ambition féminine. Si des femmes prouvent qu'elles sont aptes à grader dans l'armée, quel domaine peut encore systématiquement les sous-qualifier? Aucun. Si des femmes se font les égales de l'homme dans des conditions extrêmes de combat, qui peut encore automatiquement les surprotéger? Personne.

Elles endossent dès lors un rôle d'ambassadrice des femmes

Le cas de la Tunisie est à cet égard intéressant. Les Tunisiennes ont accès depuis 2003 à la même égalité des chances dans le dispositif militaire. Certaines sont devenues pilotes d'hélicoptère notamment, ce qui gêne les fondamentalistes désireux de prouver que leur domaine de compétences se limite au foyer. Leurs fonctions deviennent dans ce cas une arme de bataille des défenseurs de la liberté des femmes. •



résumé. Cette intégration se fait par paliers, à mesure que le bataillon masculin bat en retraite.

Du sparadrap au bazooka

Dès le début du XX^e siècle, l'Association des femmes suisses et l'Alliance des sociétés féminines de Suisse désirent rendre le service féminin obligatoire. Considéré trop contraire aux traditions, le changement n'est pas accepté, mais en 1903, la loi prévoit l'engagement des femmes dans le cadre de la Croix-Rouge. En 1940, celles-ci accèdent sous l'impulsion du général Guisan à d'autres missions telles que l'administration, les transports ou encore la cuisine, sous le libellé du Service complémentaire féminin (SCF) qui compte alors plus de 20'000 femmes. Une telle intégration permet de mobiliser davantage d'hommes pour le combat.

C'est en 1986 que les femmes accèdent aux mêmes grades que les

soutien loin du front, ce qui dénote une réticence à placer entre des mains féminines la défense de la patrie. Le site de l'armée suisse explique, en se basant sur des expériences d'autres armées, que «le fait de voir tomber un camarade féminin est psychologiquement beaucoup plus désastreux pour un militaire masculin que de voir tomber un autre homme».

Réticence à placer entre des mains féminines la défense de la patrie

Comme si un instinct primaire avait forgé les esprits masculins à perdre des coéquipiers et non des coéquipières, en somme. Ou serait-ce lié à une longue histoire de culture sexiste mettant en scène l'homme brave au

fonction de combat et/ou grader, ce malgré les propos machistes de certains. Le sergent Dzemail Zahirovic explique en effet que les compétences des recrues féminines dans le domaine militaire demeurent remises en question: «Dans ma section, à Frauenfeld, se trouvait parmi les sergents-chefs une femme. A la fin de leur service, tous devaient passer une semaine de tests afin de montrer aux haut-gradés leurs acquis, notamment physiques. De nombreux conscrits critiquaient vivement la femme, pensant que celle-ci n'avait pas sa place à la caserne ou avait moins de compétences. C'est finalement elle qui a obtenu les meilleurs résultats.» A l'instar de celle-ci, de nombreuses gradées sont la cible de rumeurs infondées basées uniquement sur leur genre. «Beaucoup de rumeurs circulent sur les gradées, dont on dit qu'elles sont inférieures et favorisées», poursuit le sergent. Le cadre

Pour le repos du guerrier

PROSTITUTION • S'il existe une section où les femmes sont présentes dans tous les conflits militaires contemporains, c'est celle de la prostitution. Retour sur un autre rôle de l'armée, le proxénétisme.

Lors de la Première Guerre mondiale, l'état-major français décide d'instaurer auprès de ses troupes des bordels militaires de campagne. Développés durant la guerre d'Algérie, ces établissements favorisent une prostitution sous contrôle des autorités, qui surveillent l'engagement des prostituées, leurs tarifs et leur santé.

Inquiétude de voir se développer une sexualité libre ou l'homosexualité

Ces BMC sont justifiés avec plusieurs arguments, comme la préoccupation envers les maladies vénériennes, le souci d'éviter les agressions sexuelles et le soutien du moral des troupes. Plus

tacitement apparaît l'inquiétude de voir se développer une sexualité libre ou l'homosexualité.

Ces mêmes arguments apparaissent pour expliquer l'implication militaire dans les affaires de mœurs en Asie, laquelle se réalise à une toute autre échelle. Durant son occupation de la Corée entre 1932 et 1945, l'armée japonaise développe des «centres de délassement» où près de 200'000 femmes et fillettes sont victimes d'esclavage sexuel. Lors de la Guerre du Vietnam, l'armée américaine crée, avec la bénédiction des pays hôtes, des zones de détente appelées *rest and recreation facilities*. Les soldats sont ainsi envoyés en Thaïlande, Malaisie ou dans les Philippines afin de récupérer dans les bras des femmes mises à leur disposition. En l'espace de trois ans, le nombre de prostituées en

Thaïlande passe de 20'000 à 400'000. Après le retrait de troupes, plusieurs instances mondiales dont le FMI conseillent aux pays de profiter de cette offre pour se convertir dans le secteur touristique. C'est une réussite: en 1995 la prostitution représentait 60% du budget thaïlandais.

Quand l'ONU est cliente

Les soldats de la paix n'omettent pas non plus de recourir aux prostituées. En Bosnie, l'augmentation de la traite des femmes est corrélée à la présence de la mission de pacification de l'ONU entre 1995 et 2002. Après enquête, il s'est notamment avéré que la police onusienne, qui jouit quasiment d'une immunité absolue, a eu recours à des services sexuels et a fermé les yeux face à l'importation clandestine de femmes en Bosnie. Malgré

le scandale, l'ONU réagit tardivement et sans réelle efficacité.

Non seulement les armées ont institutionnalisé la prostitution, mais elles ont aussi souvent passé sous silence la présence de viols et de trafics d'êtres humains, ce qui revient à dire que ces pratiques sont cautionnées par les dirigeants. Dans un climat de violence, nombreux sont ceux à utiliser les prostituées comme défouloir. En encourageant le soldat à exprimer sa force et sa vigueur sexuelle, l'armée maintient l'homme dans une symbolique forte de virilité et l'image des femmes est dégradée. Pour résorber cette conception de l'armée en guerre, une des solutions serait d'augmenter le nombre de femmes dans l'armée. •

Emmanuelle Vollenweider

Guerre et dentelles

CULTURE • De tous temps, la place des femmes sur les champs de bataille a inspiré de nombreuses œuvres artistiques. Retour sur des figures qui ont marqué l'imaginaire collectif, remettant en question la dimension uniquement masculine de la guerre.

Dans *Lysistrata* d'Aristophane, comédie du Ve siècle avant J.-C., les femmes s'emparent du pouvoir en faisant la grève du sexe, contraignant ainsi leurs époux à cesser les combats. Plus au nord, les Walkyries, ces vierges guerrières issues de la mythologie scandinave, sont présentes dans de nombreux tableaux, légendes, sculptures et même opéra, avec le célèbre *Walküre* («la Walkyrie») de Richard Wagner. Souvent représentées en armure, les Walkyries sont désignées pour combattre aux côtés d'Odin (le maître des Dieux) et distribuent la mort sur les champs de bataille. Citons aussi *Mulan*, le célèbre classique d'animation Disney (1998), inspiré d'une légende chinoise du Ve siècle après J.-C., qui raconte l'histoire d'une jeune fille se déguisant en homme pour se battre au front à la place de son père trop âgé.

d'Orléans», comme on l'a surnommée, a fortement marqué l'imaginaire collectif et donné le jour à diverses œuvres d'art,



notamment *Le Ditié de Jehanne d'Arc*, de la poétesse médiévale Christine de Pizan (XVe siècle), ou encore le personnage de «la Pucelle» dans *Henry VI* de Shakespeare. Plus trivialement, dans le fabliau *Bérangier au long cul*, une femme se déguise en chevalier et défie son mari lâche (qu'elle trompe, accessoirement) en duel. S'il refuse, il devra «el cul baisier». On devine évidemment le choix du mari.

Sans oublier la célèbre Louise Michel, figure-phare du mouvement de la Commune de Paris (1781), qui n'hésita pas à aller se battre en première ligne aux barricades; plusieurs chansons et pièces de théâtre s'en inspirèrent, dont une créée en 2013 par la compagnie locale des Artpenteurs, *Louise M.* C'est aussi d'elle que le groupe de rock français Louise Attaque tire son nom.

Dans la bande-dessinée *Lucky Luke* de Morris, on trouve une femme au caractère aussi coloré que peut l'être un capitaine Haddock en bottes de cow-boy: il s'agit de Calamity Jane, dont les insultes n'ont d'égal que la puissance de tir. Elle a été créée d'après la figure du même nom ayant foulé notre terre au XIX^e siècle.

Femmes fiction

S'inscrivant dans la fiction pure, Brienne de Torth, dans la série *Game of Thrones*, est une figure incontournable: chevalier le plus loyal de tout le pays, elle sera souvent raillée de ses congénères masculins puisque n'étant qu'une femme».

Côté super-héros DC, un film consacré à Wonder Woman et à ses origines (elle était initialement une princesse amazone) sortira sous peu dans nos salles. Ainsi, l'engagement des femmes dans les combats est un thème récurrent dans les œuvres culturelles de tous temps et de toutes contrées.

La guerre est avant tout une affaire de caractère

Ce phénomène permet de remettre en question le préjugé lourdement ancré selon lequel «la guerre est l'affaire des hommes» (*Lysistrata*). De ce petit parcours, nous en déduisons simplement ceci: qu'importe les bourses ou les ovaires, la guerre est avant tout une affaire de caractère. •

Aurélia Babey et Jérémy Berthoud

Chastes en armure

Comment ne pas parler de Jeanne d'Arc, la plus célèbre femme à avoir pris les armes au Moyen Âge? «La Pucelle



Bon sang, il est temps!

MENSTRUATIONS • Sujet trop souvent tabou, les règles et le silence dans lequel elles baignent cachent des conséquences multiples et néfastes, pour l'environnement et la société comme pour le corps des femmes.

En mars 2015, Instagram supprime une photo, considérant que celle-ci viole les conditions d'usage de la plateforme. L'image en question? L'artiste Rubi Kaur sur son lit, vêtue d'un pyjama taché de sang menstruel. Le site ne mentionne pourtant pas d'interdiction liée à la représentation des menstruations. La censure semble alors avoir un autre fondement: le tabou social qui concerne les règles, et ce depuis longtemps. Comme le souligne Irène Maffi, professeure à l'Unil en anthropologie culturelle et

sociale, «dans les traditions juive, chrétienne et islamique, le sang menstruel est considéré comme impur». Un tabou toujours ancré dans les mentalités, et ce même chez les femmes: «Beaucoup de femmes ont intériorisé l'idée que le sang menstruel est sale et que les règles sont un événement récurrent désagréable», continue Irène Maffi. En effet, trop rares encore sont celles qui brandissent leurs tampons ou osent en parler ouvertement. Quand la question est évoquée, les réactions négatives ne se font pas attendre, et le

sujet est rapidement mis de côté. Ce mutisme global, loin d'être anodin, entraîne des conséquences nombreuses et variées.

Le prix des non-dits

En effet, ce silence généralisé est profitable pour certains, au premier rang l'État, qui établit des taxes considérables pour les tampons et autres serviettes hygiéniques, ainsi considérés comme des produits de luxe, et non de première nécessité. Pour l'anecdote, les chips en sont, elles, exemptes. Inclues également dans ce silence les conséquences écologiques des produits hygiéniques féminins qui restent mystérieuses, selon Irène Maffi: «Les intérêts commerciaux et économiques ne laissent pas beaucoup de place à des soucis d'ordre sanitaire et à l'impact sur l'environnement.» Les recherches concernant les composants des tampons sont également rares, de même que les travaux s'intéressant aux douleurs menstruelles. L'anthropologue explique: «Les stéréotypes de genre ont un impact très important sur la recherche scientifique. Ils déterminent les sujets dignes d'intérêt et l'approche à ces derniers.» L'endométriose par exemple est généralement ignorée, et trop rarement

diagnostiquée: nombre de médecins ne prennent pas au sérieux les douleurs menstruelles des femmes, les estimant naturelles alors qu'elles peuvent être le témoin d'un problème plus profond. Des sujets qui pourraient être reconnus et pris en considération dans le cadre d'une communication ouverte.

Dépasser les clichés

Si tous ces problèmes proviennent d'un stéréotype voulant que les règles soient une souillure du corps féminin, alors clamons-le haut et fort: le sang menstruel n'est pas sale, et n'est certainement pas une honte. Il est tout au plus le signe d'un fonctionnement biologique sain, c'est pourquoi il est important d'en parler, sans gêne et sans peur. Des progrès restent clairement à faire, dans la recherche comme dans l'acceptation sociale, mais ceci ne sera possible qu'avec la fin de cette stigmatisation injuste et inutile. Ce n'est jamais qu'un phénomène naturel: gardons notre sang-froid! •

Lauréane Badoux et Valentine Michel



Rubi Kaur



**CHRONIQUE
SATIRIQUE**

Gastronomie à l'Anthropole

Entre les caprices des étudiants et l'irritation des caissières, «le lieu de rendez-vous privilégié de tous les gastronomes du site universitaire» n'est plus que l'ombre de lui-même aux douze coups de midi.

Nous sommes dans les couloirs de l'Anthropole. Dans cinq minutes il sera midi et une vague d'étudiants affamés déferlera sur la cafétéria. A ce moment précis, l'universitaire lambda a l'esprit ma foi bien chargé entre les validations dont son année dépend, l'achat qu'il n'espère pas trop tardif d'une préloc' pour la prochaine soirée ESN, la file d'attente interminable pour une barquette thaï fade et le service incompétent des caissières impolies. Oui, à ce moment précis, il se plaint de la légendaire discourtoisie de celles qu'il appelle générale-

ment «les Portugaises de la cafétéria». Nous sommes dans les cuisines de l'Anthropole. Depuis cinq minutes il est midi et une vague d'étudiants affamés a déferlé sur la cafétéria. A ce moment précis, les employées du restaurant doivent jongler entre la préparation de pizzas, les tasses à café encrassées laissées à l'abandon et la pitance à servir au plus vite au troupeau de fauves tous crocs dehors. Non, à ce moment précis, elles n'ont pas l'agilité suffisante pour effectuer les contorsions nécessaires tout en esquissant un sourire d'usage.

Nous sommes dans le réfectoire de l'Anthropole. Il y a cinq minutes, une vague d'étudiants repus a abandonné la cafétéria. A ce moment précis, le travail continue: l'étudiant s'en est allé à la bibliothèque rendre tardivement un livre décoré de ses belles pattes de mouche ou suivre un séminaire avancé dans une salle dépeuplée. Les employées de la cafétéria, quant à elles, débarrassent les plateaux, astiquent les tables et rangent les cuisines. Mais, à ce moment précis, la fine fleur estudiantine est quelque peu distraite et préfère alors

faire défiler son fil d'actualité Facebook plutôt que de se concentrer assiduellement pendant que les «Portugaises», elles, n'ont pas vraiment le temps de s'ennuyer... •

La rédaction

Irresponsables robots?

ROBOTIQUE • Les technologies actuelles permettent de créer des machines ayant une capacité autonome de décision, posant dès lors la question de la responsabilité. Alors que certains veulent leur accorder un statut juridique spécial, Daniela Cerqui souligne l'importance de recentrer le débat sur le rapport de l'humain au progrès technique.

Un petit train lancé à toute vitesse contenant cinq personnes ne peut s'arrêter et va s'écraser s'il continue sa trajectoire. Toutefois, il est possible de le dévier sur une piste d'arrêt d'urgence où se trouve un ouvrier, ce qui permettrait de sauver ses cinq occupants au détriment de la vie de l'employé. Faut-il dès lors actionner l'aiguillage, ce qui tuerait une personne pour en sauver cinq? Et maintenant, dans le cas où le système d'aiguillages du réseau ferroviaire était géré par une intelligence artificielle, quel choix devrait-elle faire? Au nom de qui? Pourrait-elle assumer les conséquences de sa décision? Ce dilemme du tramway remis au goût du jour ne relève pas d'un pur délire intellectuel, mais est au contraire plus actuel que jamais. Les robots deviennent en effet de plus en plus complexifiés et autonomes, ce qui leur permet d'accomplir des tâches toujours plus poussées, amenant inévitablement leur lot de dilemmes tels que celui présenté. Les voitures sans chauffeur et le nombre incalculable de décisions qu'elles pourraient être amenées à prendre sur la route sont un bon exemple.

Un statut juridique particulier pour les robots?

En cas de sinistre causé par la décision de l'intelligence artificielle d'un robot, qui serait le responsable? Le concepteur du robot? L'utilisateur? Le robot lui-même? Sylvain Métille, professeur de droit à l'Unil et Nicolas Guyot, avocat, se sont penchés sur la question dans un article paru en 2015 dans la revue *Plaidoyer*. Ils estiment nécessaire d'accorder un statut juridique particulier aux robots, à mi-chemin entre le bien mobilier et la personne morale. Cela leur permettrait d'avoir des droits et des obligations, ce qui serait justifié par leur capacité à prendre des décisions de manière autonome. Le tout dans l'objectif de régler cette question de la responsabilité: dans les cas où le lien de causalité entre un accident et le concepteur ou l'utilisateur n'est pas démontrable, le responsable serait le robot. Et ce

serait à lui de payer les dégâts par le biais d'une assurance à laquelle il serait obligé d'être souscrit.

Une délégation de la responsabilité

Cependant, pour Daniela Cerqui, maître d'enseignement et de recherche à l'Unil et spécialiste de l'anthropologie des techniques, cette solution n'est de loin pas satisfaisante. Pour elle, le problème est bien plus profond: «C'est la question de la délégation de la responsabilité. Dans notre société, on valorise ce qui est rationnel, et comme la machine a une capacité de calcul beaucoup plus importante que nous, sur ce plan, elle nous est supérieure. Cela nous décourage donc de lui laisser la responsabilité, parce que finalement ce serait plus sûr.»

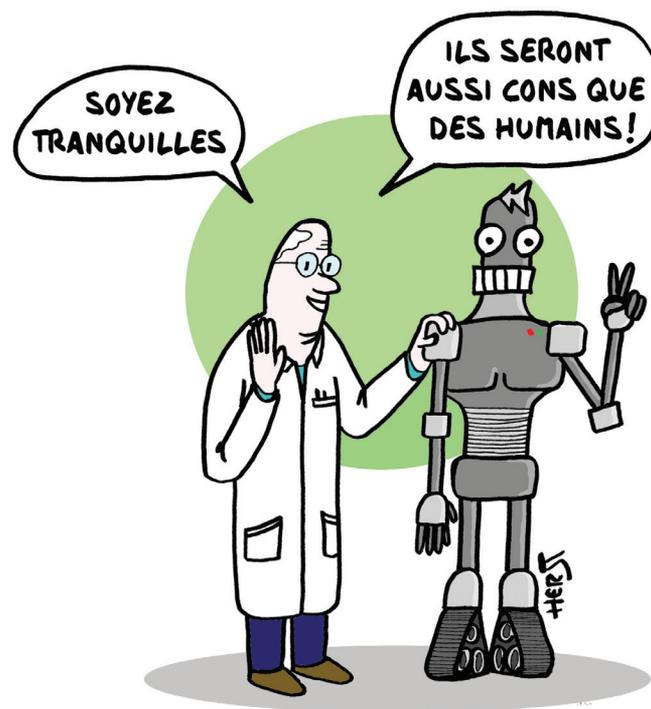
Un sentiment d'infériorité face à la machine

C'est ce sentiment d'infériorité face à la machine qui est problématique. «Quel est ce manque de confiance profond en l'humain pour qu'on en arrive là?», s'interroge l'anthropologue. «On ne se respecte pas. Le fait de créer tous ces robots déjà, et de les considérer comme supérieurs à nous pour un certain nombre de tâches, c'est ne pas se respecter en tant qu'humains.»

La technologie au service de la productivité

Il ne faut pas voir l'évolution technologique comme allant de soi. Elle n'a pas été linéaire dans l'Histoire, et rien ne peut affirmer qu'elle le sera dans le futur. Elle est le résultat d'une construction sociale qui tient pour légitime d'utiliser la science afin de viser le progrès. Cela n'a donc pas toujours été le cas, comme l'illustre merveilleusement bien l'époque de l'obscurantisme. C'est pourquoi le raisonnement des juristes est biaisé lorsqu'ils partent du principe qu'il faut légiférer afin de s'ajuster aux futurs impacts de nouvelles technologies qu'ils considèrent comme inévitables.

L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE FAIT PEUR



«Le problème lorsqu'on parle d'impact comme si on parlait d'une météorite, c'est qu'on fait comme si les objets étaient arrivés sans que personne n'ait de responsabilité», ajoute Daniela Cerqui. Alors que là, on parle d'objets qui sont pensés, conçus et diffusés par des humains, en vertu d'un projet de société qui est en principe implicite. Et ce qui m'intéresse, c'est de mettre le projecteur sur ce projet.» Celui-ci s'inscrit dans la droite ligne du capitalisme, qui façonne actuellement les sociétés occidentales.

Le raisonnement des juristes est biaisé

«En anthropologie on parle d'*Homo-æconomicus*, explique Daniela Cerqui. C'est la représentation de l'humain qui considère qu'il est naturel d'accumuler du capital. Alors qu'il y a toute une série d'exemples anthropologiques montrant qu'il y a eu des sociétés

dans lesquelles le prestige était accordé non pas à ceux qui avaient le capital, mais au contraire aux personnes faisant des dépenses imprudentes.» Le développement des technologies se fait donc selon la logique de l'amélioration continue de la productivité afin d'accumuler toujours plus d'argent. Malheureusement, le questionnement ne va pas au-delà et on ne cherche pas à savoir quel est la réelle finalité de ces avancées techniques. «Avant de commencer à légiférer, il faudrait déjà commencer par se demander d'où vient la direction que l'on prend et si on la veut vraiment. Parce que si ce n'est pas celle que l'on recherche, il n'y aurait plus besoin de se poser ces questions», conclut la chercheuse. •

Hack à parer

CYBER-SÉCURITÉ • A mesure qu'Etats, entreprises et particuliers utilisent le net, la cyber-sécurité devient un enjeu de plus en plus important. Retour sur une attaque informatique qui a défrayé la chronique, sur la question de l'éthique des hackers et sur la situation suisse.

Le vendredi 21 octobre dernier, Twitter, Amazon, Netflix et de nombreux autres sites ont été bloqués aux Etats-Unis pendant près de dix heures. C'était le résultat d'une attaque par «dénier de service», qui, surchargeant de demandes le service informatique s'occupant de diriger les requêtes, a rendu impossible l'accès à quelque 200'000 sites pendant cette période. Ce blocage, pour lequel des objets connectés ont été utilisés comme armes à l'insu de leurs propriétaires, est impressionnant.

Une attaque qui met en lumière la fragilité du système

Mais quel est le message derrière tout cela? A première vue, l'attaque met surtout en lumière la fragilité du système. Quant aux motifs, ils sont aussi difficiles à cerner que les responsables. Selon Bastien Wanner, doctorant en cyber-sécurité à l'Unil, cette attaque était certainement une sorte de démonstration de force des groupes responsables: en effet, cette technique pourrait permettre des attaques à l'échelle de pays. Et si la Russie est pointée du doigt par certains médias américains, c'est pourtant sans preuve. Et pour cause, pour Bastien Wanner, «l'attribution représente un des aspects les plus difficiles en cyber-sécurité». Si les pirates du net sont pour la plupart des criminels économiques selon le doctorant, des groupes d'idéologues existent également. De plus, certains Etats sont très actifs dans ce domaine tout en restant des plus discrets. Impossible pour l'instant de démêler l'affaire, quand bien même des individus, sous couvert de pseudonyme Twitter, narguent les autorités en revendiquant l'attaque (le groupe *New World Hacker*, notamment).

Bons et mauvais hackers

Si les hackers, ces fantômes du net, effraient et fascinent, tous n'agissent pas dans le but de nuire à autrui, loin de là. En fait, un hacker est d'abord

une personne ayant une grande maîtrise du web, qui s'en sert afin de développer différents systèmes et de les partager. Ce sont ces compétences qui amènent ainsi naturellement les hackers à trouver plus facilement les failles des sites Internet. Mais nombre de ces connaisseurs prônent une éthique dictant de ne pas profiter de ces connaissances, et au contraire d'avertir les responsables des sites des défauts trouvés. Néanmoins, dans un cas opposé, les mêmes failles pourront être exploitées par des personnes moins scrupuleuses, pour faire du profit en volant ou rançonnant le propriétaire. Il s'agit donc de distinguer hacker bienveillant et pirate. Mais le débat se complique parfois d'arguments idéologiques. En effet, certains hackers se permettent d'agir contre la loi, pour une cause qu'ils considèrent plus importante, comme c'était le cas récemment pour les *Fancy Bears*. Ayant volé les résultats de tests antidopage des Jeux Olympiques, ils les ont révélés au grand public pour la bonne cause. Mais, évidemment, «bonne cause» n'a pas la même définition pour tout le monde et la politique peut s'en mêler. Par exemple, le site *Wikileaks*, qui prône originellement la liberté de l'information, a récemment servi les intérêts de Donald Trump en dévoilant les fameux

mails hackés d'Hillary Clinton. La question de la liberté de l'information sur le web est donc bien épineuse et peut ainsi avoir des impacts majeurs sur le monde d'aujourd'hui.

Cyber-sécurité en Suisse

Malheureusement, la Suisse n'est pas à l'abri. En mai dernier, on se rendait compte d'un piratage du système informatique de RUAG qui aurait pu permettre une infiltration de la Confédération. Il semble que nous devions rattraper un certain retard dans notre protection sur Internet, et si les choses commencent à évoluer au niveau fédéral, les particuliers et les entreprises ont toujours pour mission de se protéger eux-mêmes. Et ils ont tout intérêt à bien le faire, car aujourd'hui, traîner ces hackers en justice est chose quasiment impossible, du fait de l'absence de lois traitant du net et de la difficulté d'attribuer le crime. Internet reste donc une zone grise, avec un potentiel extraordinaire, mais loin d'être sous contrôle. •

Loïc Gerber



De la fuite

dans les idées

Comme beaucoup (trop) de monde, employez-vous l'expression «prendre la poudre d'escampette», sans toutefois pouvoir expliquer son origine?

L'expression telle qu'on l'utilise aujourd'hui date du XVII^e siècle. Le charmant mot «escampette» vient simplement du verbe occitan du XIV^e siècle «*escampar*», qui signifiait «démarrer, se sauver». Si ce verbe n'est aujourd'hui plus utilisé en français, à part dans cette locution, l'italien en a conservé une forme très similaire, «*scampare*» («échapper»). Quant à la poudre, sa présence quelque peu étonnante dans cette expression pourrait s'expliquer de différentes façons. La plus intuitive et imagée: elle évoquerait la poussière que le fuyard soulève en courant. Deuxième explication possible, elle ferait référence aux poudres vendues par les charlatans au XVII^e siècle. Ces poudres, très répandues, étaient censées agir comme un remède, et permettre ainsi à qui l'achetait d'«échapper» à la maladie: on retrouve alors cette idée de fuir, de se sauver de quelque chose. Et si ni l'image du fugitif qui défile dans la poussière ni celle de la fuite mentale par la prise de substances douteuses ne vous convainquent, il existe une troisième explication potentielle, d'ordre militaire cette fois. Autrefois, sur un champ de bataille, les canons étaient placés au devant du front, mais les réserves de poudre étaient gardées à l'arrière: des hommes, soldats ou non, étaient alors chargés de transporter régulièrement les recharges de poudre vers l'avant. Quand la bataille tournait mal pour leur camp, ces porteurs de poudre allaient donc à la poudrière mais ne revenaient pas à l'avant du front, ils décampaient! Que vous optiez pour l'explication pragmatique, celle de la petite poudre qui aide à s'évader ou celle des poltrons des champs de bataille, vous aurez en tout cas maintenant de quoi briller ou alimenter la conversation lors de votre prochain apéro mondain. •

Aurélia Babey

Joyeux Noël Félix et à l'année prochaine!

TRADITIONS • Le passage à la nouvelle année charrie son lot d'us et de coutumes, bien différent d'un territoire à l'autre. Comment célèbre-t-on Noël et Nouvel-An dans autour du monde? Petit panorama, bien entendu non exhaustif.

GUATEMALA: T'as pas une petite pièce?

À Guatemala, il est une tradition issue du catholicisme ambiant que l'on appelle les *posadas* («auberges» en espagnol, c'est-à-dire le lieu où l'on mange). Pendant les neuf jours précédant Noël, symbolisant les neuf mois durant lesquels Marie et Joseph ont cherché un lieu pour donner naissance au



petit Jésus, des processions sont organisées. A cette occasion, les participants, portant sur leurs épaules des statues de la Vierge et de son époux, visitent plusieurs maisons jusqu'à trouver celle qui leur conviendra. Cela fait, tous s'y installent et y font la fête jusqu'à pas d'heure au rythme des instruments de musique. Voir son foyer ainsi investi, loin d'être un dérangement, est un immense honneur pour les locaux. C'est aussi à cette période que l'on fabrique de nombreux santons, crèches et *piñata* remplies de sucreries. •

Jérémy Berthoud

ESPAGNE: Slip rouge et raisins

En Espagne, au lieu de faire le décompte pour Nouvel An, on attend que les cloches sonnent minuit, puis on gobe un raisin par coup de cloche dans le but d'avoir de la chance pour l'année à venir. Mais ce n'est pas tout, car chez les Ibériques, il ne suffit pas simplement de demander de la chance, les raisins sacrés exigent de la précision. Pour cela, il faut choisir ses sous-vêtements en fonction de leur couleur, avec pour chacune une signification spécifique. Ainsi, on portera du rouge pour trouver l'amour, du jaune pour la prospérité financière, du blanc pour la paix et l'harmonie, et finalement du noir pour le luxe et la dignité, le tout garanti sur un an. Seul critère indispensable et inéluctable: au douzième coup de minuit, chacun devra avoir avalé ses douze raisins, au risque d'avoir une belle année de poisse et de nullité. •

Ainhoa Ibarrola

IRAN: Une palette de traditions

En Iran, une des fêtes traditionnelles les plus importantes est le Nouvel An du calendrier persan, *Norouz*. Célébré le premier jour de l'équinoxe du printemps, le 20 ou 21 mars, *Norouz* (du persan *no*, «nouveau» et *rouz*, «jour») marque le premier jour du printemps et la renaissance de la nature. La tradition principale de *Norouz* est la mise en place des *Haft Sin*, (sept «S»): on installe sur la table sept objets dont le nom commence par «s» (*sin* en persan). Il s'agit principalement de nourriture comme des pommes, symbolisant beauté et bonne santé, ou des œufs peints, représentant la fertilité, mais aussi des bougies allumées, promesses de bonheur, ou des livres de poésie. Le dernier mercredi avant le Nouvel An, la coutume est également d'allumer des feux dans la rue et de sauter par-dessus, en criant au feu: «Je te donne ma couleur jaune, tu me donnes ta couleur rouge», ce qui signifie symboliquement: «Je te donne ma pâleur, ma maladie, tu me donnes ta force, ta santé.» Une belle façon de mettre toutes les chances de son côté pour la nouvelle année! •

Aurélia Babey

GRÈCE: Un Noël olympien

Dans les îles grecques ainsi que dans les villages, il n'y a pas de sapin de Noël en guise de décoration, mais des maquettes de voiliers en bois que l'on orne de guirlandes. Elles rappellent l'univers de la mer, qui joue un rôle important dans la vie du peuple grec. En ce qui concerne le Père Noël, on est loin du gros monsieur à barbe vêtu de rouge et de blanc. Plus communément appelé *Agios Vassilis* (Ive siècle après J.-C.), c'est ce Père Noël hellénique, connu pour avoir créé des écoles et des orphelinats, qui apporte les cadeaux. Et si la plupart d'entre nous se réveille avec un gros mal de tête le matin du Nouvel-An, les familles grecques, elles, cassent une grenade (le fruit) devant la porte de leur maison afin de se porter chance tout au long de l'année. Et pour les enfants, le Nouvel-An est encore plus important que Noël, car c'est à ce moment-là qu'à lieu la distribution de cadeaux! •

Valentina San Martin

SUISSE: De Samichlaus und S Christchindli

En Suisse-Allemande, les traditions du mois de décembre sont un peu différentes de chez nous. Les célébrations en l'honneur de Saint-Nicolas ou «Samichlaus» prennent une tout autre ampleur. Les festivités commencent l'après-midi quand le Saint-Nicolas, accompagné par le Père Fouettard, visite différentes familles à leur domicile. Après avoir enjoint aux enfants de mieux se comporter, il leur offre un cadeau. Le soir, toute la famille se réunit pour manger des *Grittibänzen*, des brioches en forme de bonhomme, avec de la confiture, des cacahuètes et des mandarines, avant d'aller admirer le cortège de lanternes et de cloches qui traverse le village. Une autre tradition veut que ce ne soit pas le Père Noël mais le *Christchindli* qui vienne le 24 décembre au soir. Sans que personne ne le voie, cet ange blond qui représente l'enfant Jésus apporte les cadeaux, mais aussi le sapin que toute la famille va ensuite décorer. •

Jessica Chautems



COLOMBIE: Il court, il court le Colombien

Quand on est Colombien, à Nouvel-An, il faut tout donner. Le respect des traditions de fin d'année, appelées «*agueros*», nécessite une organisation redoutable. Certaines d'entre elles méritent le détour comme porter des sous-vêtements jaunes pour être heureux en amour, remplir ses poches de lentilles (ou de pièces) pour une année prospère, et surtout, pour les amoureux du voyage, courir autour des maisons de son quartier, à minuit précise, accompagné d'une valise pour s'assurer de joyeux périple au cours de l'année à venir. L'entreprise peut devenir relativement complexe lorsque tout est combiné, puisque douze grains de raisin doivent être mangés au rythme des douze coups de minuit. Il est donc recommandé d'avoir une bonne synchronisation pour être chanceux en Colombie! •

Cléa Masserey



Ça va (ré)chauffer! La FAE soutient la LPPPL

NOURRITURE • Mis sur pied il y a déjà quelques temps, le projet «points micro-ondes» n'échappe pas à quelques problèmes. Les différents acteurs réfléchissent actuellement à des solutions.

Depuis le début du semestre d'automne 2016, nombre de problèmes ont malheureusement été relevés concernant le projet «points micro-ondes». Le nombre de micro-ondes fonctionnels mis à disposition, à savoir quatre appareils pour chacun des emplacements, à l'exception de la Mezzanine de l'Unithèque qui n'en compte que trois, n'a pas pu être assuré pour des raisons techniques, plusieurs appareils ayant subi des pannes de plus ou moins longue durée et ayant dû être envoyés en réparation. Ces dysfonctionnements sont essentiellement dus au nombre croissant d'étudiant-e-s se servant des micro-ondes, mais également à une utilisation inadéquate des appareils, notamment par le fait d'utiliser des

réipients en métal pour réchauffer les aliments, ce qui peut s'avérer dangereux tant pour le micro-ondes que pour l'utilisateur.

Consciente du problème, la FAE y travaille avec Unibat, qui est en charge des réparations et du remplacement des machines, les micro-ondes étant la propriété de l'UNIL. Si tous les acteurs du projet s'efforcent ainsi de mettre en place rapidement des solutions permettant d'assurer la mise à disposition des appareils aux membres de la communauté de l'UNIL, il est clair qu'une réflexion plus large sur l'adéquation des moyens actuels aux besoins des usagers devra avoir lieu. •

Olia Marincek

LOGEMENT • La FAE a décidé de soutenir la Loi sur la préservation et la promotion du parc locatif (LPPPL), qui représente une avancée importante sur la question du logement étudiant et sera soumise à un vote populaire le 12 février suite à un référendum.

En date du 10 mai 2016, le Grand Conseil vaudois a approuvé la Loi sur la préservation et la promotion du parc locatif (LPPPL). Celle-ci vise principalement à pallier la pénurie de logements sévissant dans le canton. Ladite loi est actuellement soumise à referendum et fera l'objet d'un vote populaire le 12 février 2017. Lors de son Assemblée des Délégué-e-s du 21 novembre 2016, la FAE a décidé de soutenir cette loi, qui est en faveur des étudiant-e-s. En effet, dans son article 27 al. 1 let. a, la LPPPL reconnaît les logements pour étudiant-e-s comme étant des logements d'utilité publique (ci-après LUP). De plus, la loi permet aux autorités vaudoises compétentes d'acquérir par droit de préemption des terrains afin d'y construire lesdits

logements. Ainsi, la LPPPL offre la possibilité aux communes le souhaitant de créer des logements étudiants à loyer modérés, ceux-ci manquant d'ailleurs cruellement autour des différents lieux de la formation supérieure et principalement autour de l'UNIL et de l'EPFL. Une telle mesure présente l'avantage de faire baisser le prix des autres offres de location, qu'elles soient adressées aux étudiant-e-s ou non. Cela permettra également aux étudiant-e-s de ne pas être en concurrence avec les familles pour les attributions de logements. •

Olia Marincek

Bourses d'études: mobilisation estudiantine

ÉTUDES • Mobilisation des associations d'étudiant-e-s pour dénoncer les retards de l'OCBE dans le traitement des dossiers.

Mardi 22 novembre, la coalition pour les bourses d'études, dont fait partie la FAE, a déposé une lettre ouverte au Chancelier vaudois adressée à Mme Anne-Catherine Lyon et M. Pierre-Yves Maillard pour dénoncer les retards pris par l'Office cantonal des bourses d'études (OCBE) dans le traitement des dossiers. Cette lettre faisait valoir trois revendications principales:

-La mise en place rapide d'un fonds d'urgence permettant d'assurer une avance sur les bourses d'études;

-Une augmentation de la dotation en personnel de l'Office des bourses permettant d'assurer un traitement correct des dossiers des requérant-e-s;

-La mise en place d'une information complète et détaillée du nouveau système de calcul et de mise en œuvre de la loi. Le Conseil d'Etat a reconnu l'ampleur du problème (communiqué de presse du 29 novembre) indiquant qu'il ne reste pas moins de «5800 dossiers en cours de traitement, dont 1400 considérés comme prioritaires ou urgents, puisqu'ils concernent des requérants

indépendants ou dépendants avec frais de logement reconnus». Il a également annoncé plusieurs mesures pour pallier le problème en prévoyant un système d'avance sur bourses. Celui-ci devrait concerner environ 1'000 personnes dont le dossier est considéré comme prioritaire et ayant touché au minimum une bourse de CHF 4'000.- l'an dernier, et se concrétisera par le versement de 60% du montant de leur bourse pour l'année 2015-2016, sur la base d'une décision provisoire. Une augmentation (temporaire?) du personnel de l'OCBE est prévue grâce à des transferts internes, l'engagement d'auxiliaires et des heures supplémentaires de la part du personnel déjà employé.

Ces mesures, certes encourageantes, sont cependant insuffisantes aux yeux de la FAE et de la coalition pour les bourses d'études. La majorité des requérant-e-s, dont le dossier n'est pas jugé prioritaire, attendent toujours une décision et ne toucheront pas d'avance. De plus, les mesures concernant le personnel de l'OCBE soulèvent certaines questions quant à leur pérennité ainsi



qu'aux conditions de travail du personnel déjà mis sous pression. La coalition maintient ainsi sa demande de voir la dotation en personnel de l'OCBE augmenter à long terme afin d'améliorer les conditions de travail et l'efficacité du traitement des dossiers. Par ailleurs, la question de l'accès à l'information ne figure pas dans la réponse du Conseil d'Etat, mais reste un élément capital pour les requérant-e-s ainsi que pour les associations les défendant.

Pour rappel, la FAE a mis en place un fonds spécial pour les personnes en attente de la décision de l'OCBE depuis plus de trois mois. Tout-e étudiant-e de l'UNIL peut également s'adresser en parallèle au Service des affaires sociales et de la mobilité (SASME) afin d'accélérer les procédures concernant son dossier et de pouvoir bénéficier d'une aide financière si nécessaire. •

Laia Soler

Prix de la Sorge

Cuvée 2016

ÉCRITURE • En cette année 2016, le Prix littéraire de la Sorge a comptabilisé pas moins de vingt-huit participations, de tous les genres et d'auteurs aux profils tout aussi divers. Petit retour, illustré aussi bien que commenté, sur cette vingt-et-unième édition, et sa magnifique soirée de remise des prix.

Comme toute édition du Prix de la Sorge qui se respecte, cette édition 2016 s'est conclue sur une soirée de remise des prix, prenant place au foyer de la Grange de Dorigny. Cette année aussi, le concours co-organisé par *L'auditoire* et *Archipel* était ouvert à l'ensemble de la communauté universitaire.

Ouvert à l'ensemble de la communauté universitaire

Étaient donc invités à participer les étudiants, les professeurs, mais aussi toutes les personnes présentes plus ou moins quotidiennement sur le campus

de l'Unil et qui travaillent à son bon fonctionnement, tant administratif que logistique.

Les pigeons voyageurs porteurs d'invitation, et envoyés de notre part, semblent alors avoir atteint quelque vingt-huit personnes dans lesquelles sommeille une âme d'auteur, puisque nous avons pu comptabiliser vingt-huit textes le jour du délai de participation, soit le 31 août de l'année 2016. Ces textes ont constitué un ensemble hétéroclite, puisque de nombreux genres et sujets purent être observés. Textes en prose, poésie versifiée, pièces de théâtre et autres dialogues, le jury a eu l'embaras du choix. Une diversité tout aussi notable dans les thèmes abordés par ces textes:

Les lauréats

- 1^{er} prix:** Romain Buffat, pour «Chemin des lucioles»
- 2^e prix:** Lorrain Voisard, pour «Erasme en moins»
- 3^e prix:** Marie Sautier, pour «La boîte»

rencontres du quotidien, solitude, voyage ou errance, on ne saurait tous les mentionner. Toutefois, un même thème semble avoir inspiré plusieurs auteurs, et cela de manière flagrante: la mort, plus spécifiquement encore dans son caractère suicidaire. Coïncidence? Nous ne le croyons pas, d'autant qu'Antonio Rodriguez, qui a participé à la création du Prix de la

Sorge, le relevait déjà dans son retour sur la première édition: «l'atmosphère exprimée [dans la plupart des textes] est pesante, à la limite du nauséeux. Et même l'amour, généralement source d'espoirs, bouée de sauvetage, est perçu d'une manière sinistre, désenchantée.» Le mal de vivre, le deuil, la perte d'un être cher, ou toutes autres expériences difficiles à vivre, paraissent alors être propices à la création, littéraire en ce qui nous concerne, et cela depuis bien longtemps. Fort heureusement, le jury n'a pas éclaté en sanglots à chaque lecture, mais a également pu rire de bon cœur avec certains textes que ponctuaient l'humour. Les délibérations n'ont, elles non plus, pas été morbides (en vrai on a même bu de la bière).

On a même bu de la bière

Chaque membre du jury était alors en charge de défendre son texte «coup de cœur», ou l'un de ses préférés si celui-ci figurait déjà dans les favoris. Cinq textes ont donc été retenus en premier lieu, puis, après moult arguments (et quelques coups, soyons honnêtes), les jurés se sont finalement mis d'accord sur les trois textes lauréats de cette édition. C'est seulement après cette étape qu'a pu être organisée la soirée de remise des prix, qui s'est déroulée le 21 novembre au foyer de



Lauréane Badoix

la Grange de Dorigny. Le programme s'est construit autour des points essentiels de chaque édition: mot de bienvenue, présentation des grandes lignes de l'édition 2016, annonce des trois textes primés avec lecture d'extraits et intermèdes musicaux jazzy assurés par Montagne! Trio.

Des intermèdes musicaux assurés par Montagne! Trio

Eh oui, cette année nous avons fait le choix de changer de registre musical et avons donc pu profiter d'un concert de jazz, parce que le jazz, c'est le cool et ça fait hyper sérieux. Puis, le reste de la soirée s'est déroulé autour d'un splendide apéritif concocté par les membres de *L'auditoire*. Cake salé, foccaccia, tomates fraîches, biscuits ou encore bonbons, il y en avait pour tous les goûts! Un moment festif et convivial donc, où les membres du jury ont pu rencontrer les participants et discuter ensemble de leurs textes, le tout en picorant quelques cacahuètes.

Un moment festif et convivial

Le Prix littéraire de la Sorge semble alors continuer à motiver les écrivains plus ou moins en herbe, et nous espérons qu'il en sera autant pour encore de longues et belles années. La liberté associée aux conditions du concours est probablement ce qui engendre des créations aussi diversifiées, et cela est assurément la plus grande qualité de ce



Les 1^{er} et 3^e lauréats, ainsi que le jury presque au complet.

prix littéraire. Merci aux personnes qui y ont participé cette année, merci aux membres du jury d'avoir assumé la lecture de l'entier des textes et accepté la responsabilité associée de les juger, merci à tous ceux qui ont assisté de près ou de loin à ce concours! Vivement l'année prochaine, et changez pas, on vous aime comme ça. •

Lauréane Badoux

P.-S.: *L'auditoire* n'aime pas changer ses habitudes, et, une fois de plus, le texte ci-dessus n'est pas assez

long et se voit donc bénéficier d'un nouveau post-scriptum, et cela malgré les photographies illustratives et les multiples exergues. L'occasion de remercier une nouvelle fois l'ensemble des participants de cette cuvée 2016, mais également toutes les personnes qui ont travaillé à la création de ce prix littéraire universitaire, qui chaque année permet de mettre en avant certaines des plus belles plumes du campus.

Mettre en avant certaines des plus belles plumes du campus

Et puis, comme on ne l'avait pas dit dans le texte principal, ce concours permet aussi d'inciter des étudiants et professeurs de tous horizons à participer, ces horizons faisant référence aux différentes facultés desquelles ils sont issus. La littérature, et l'écriture surtout, n'intéressent pas que les personnes rattachées à la Faculté des lettres, et le Prix de la Sorge nous le prouve chaque année. Si la plume, ou de nos jours le clavier, vous appelle, n'hésitez donc pas à envoyer l'une de vos créations lors d'une des prochaines éditions de ce prix, vous pourriez même en être récompensé. Et n'avez pas

peur, on ne se moque même pas des textes lors des délibérations. Nous nous réjouissons donc beaucoup de toutes les prochaines éditions qu'il y aura, et espérons que le Prix de la Sorge continuera à récolter ce joli succès qu'est le sien. Si vous m'avez lue jusque-là, faites-moi confiance, les textes que nous avons reçus étaient de bien meilleure qualité que celui que vous venez de lire.

Le jury

Blaise Hofmann,

auteur et journaliste

Bruno Pellegrino,

auteur et président de l'AJAR

Antonio Rodriguez,

professeur à la section de français de l'Unil et poète

Noé Maggetti,

membre d'*Archipel*

Lauréane Badoux,

co-rédactrice en chef de *L'auditoire*



Les trois membres de Montagne!< Trio, face au public présent lors de la soirée.

Premier prix: *Chemin des lucioles* Romain Buffat



Lauréate Bardoux

«Un regain d'espoir lui vient un matin, sous la forme d'un renard, qui n'est pas roux, naturellement. Gris, forcément. La bête gratte à toutes les portes, personne ne lui ouvre avant d'arriver derrière celle de Julien. Le renard crie dans le vide, longtemps. Il désespère lui aussi, va se frotter à bien d'autres portes, muettes toutes ; il revient sans cesse derrière celle de Julien, comme s'il sentait une présence. Au bout d'un moment, Julien ouvre, fusil en joue, chargé, prêt à faire feu. Il hurle quelque chose comme haut les mains. La bête a-t-elle glapi, ou produit quelque son indiquant à Julien son innocence ? Julien sourit d'abord, puis laisse couler des larmes dont les traces restent quelques minutes imprimées sur le sol. La bête se tient face à lui, droitement. Ils restent un temps à se regarder. Julien se penche en avant, la bête ne se débat pas quand il la prend dans ses bras. Julien cherche à l'embrasser, le renard tourne la tête, Julien insiste, le renard montre des crocs ocres. L'animal bondit, atterrissant lourdement sur le bitume, se retourne pour voir où est Julien, nigaud et immobile. Le renard fuit. Julien tire trois coups en l'air pour le rappeler, rien ne revient. Il s'effondre. Allongé, les bras en croix, sa pomme d'Adam roule le long de sa gorge tandis qu'il hurle. L'écho de sa voix seul, c'est-à-dire personne, lui répond. Il appuie sa tempe contre le canon du fusil, il se revoit probablement des mois plus tôt, les cheveux courts, la peau fraîche, la silhouette plus large, les dents blanches, il se voit avec d'autres, il se voit rire, il voit le village bouger, les tracteurs, les lucioles, quelques larves échouer sur le chemin, il voit des cerisiers en couleur, il voit les voisins le saluer, des avions fendre son ciel, il voit Céline si c'est ainsi que s'appelait la fille à la Twingo rouge qui lui rendait visite, il entend le village bruire, il entend des noix que des enfants écrasent avec leur tracteur en plastique, il sent le vent

lui soulever les cheveux, caresser ses oreilles, ses joues, ses tempes, et il presse la détente. À cet instant tout doit s'arrêter et Julien disparaître. Le chargeur était vide, il avait oublié les trois coups tirés en l'air.

De crainte que la balle ne parte et avec elle Julien, pour la première fois, un petit bruit de rien du tout, ridicule, est sorti de ma bouche ; un sursaut idiot a provoqué la chute d'un bibelot. Jusqu'ici le spectacle qu'offrait Julien, ce tendre optimiste, avait été divertissant. Depuis la catastrophe, il avait semblé évident qu'il n'y avait plus rien à espérer, que

rien ne justifiait de continuer quoique ce soit, qu'il fallait simplement attendre la fin et laisser à Julien le poids et la responsabilité de perpétuer l'humanité, si cela lui chantait. Il se débrouillerait très bien.

Mais l'angoisse de la solitude et le seul spectacle de son corps mort, la cervelle arrachée, le sang ruisselant sur ce tableau gris donnaient le vertige. Assumer seul la fin de l'humanité n'est pas chose facile. Le rocking chair a basculé toute la nuit. Il y a eu des trous dans les nuages, la lune s'est laissée voir. Il y avait bien longtemps que le village n'avait pas

été si lumineux. Le renard est passé plusieurs fois. Il s'est arrêté là où il s'était déjà arrêté, a tourné la tête en direction de la porte, savait que personne cette fois ne viendrait lui ouvrir. Il a regardé ici et a continué plus loin.» •

Romain Buffat

L'AUTEUR EN QUELQUES QUESTIONS

Romain Buffat est étudiant en master en français.

Quel a été le point de départ de votre texte ?

L'inversion sujet-verbe de la deuxième phrase qui dépend en fait entièrement de la non-inversion sujet-verbe de la première phrase. Je ne sais donc plus très bien si je suis parti de la deuxième ou de la première phrase, étrange. Plus sérieusement, c'est un rythme, une cadence qui est à l'origine de ce texte; c'est elle qui donne un peu de vie à ce monde détruit où se déroule une action terne. Le point de départ a aussi été le paradoxe de vouloir montrer les derniers jours du dernier homme. Pourquoi raconter l'histoire du dernier homme s'il n'y a plus personne pour la lire ou l'entendre? Et qui pour la dire? Tout est parti d'un «à quoi bon?» un peu désespéré et se termine miraculeusement par une fin heureuse.

Est-ce votre première expérience d'écriture ?

Ce n'était pas ma première expérience d'écriture, j'écris presque quotidiennement depuis que j'ai étudié à l'Institut littéraire suisse à Bienne – d'ailleurs je ne me souviens pas de ma première expérience d'écriture, qui doit certainement être la même pour tout le monde: dans un cahier d'écolier à recopier des a, des b, des c bien arrondis mais qui sous mon crayon devenaient étrangement cabossés.

Qu'avez-vous cherché à transmettre (ou pas) à travers votre texte ?

Je n'ai rien cherché à transmettre. J'ai voulu montrer quelques événements sans relief d'un personnage sans relief dans un monde sans relief et gris. Comme j'étais un peu morose en écrivant ce texte – c'était l'été, il y avait du soleil –, je me suis surtout employé à ne pas transmettre cette morosité.

L'AVIS DU JURY

Depuis la catastrophe, le monde est gris, sans odeur, et presque sans personne pour le peupler. Deux exceptions: Julien, dont on ne saura rien, sinon qu'il est seul, qu'il compte les jours et qu'il explore méthodiquement le territoire, son fusil en bandoulière; et un narrateur à la première personne, dont la présence invisible mais attentive donne à ce court texte une complexité littéraire surprenante. Et puis il y a un renard, aussi – gris comme le reste. En lisant ce «Chemin des lucioles», le jury a été touché par une voix avant tout, un phrasé, une langue, un rythme. Si le récit comporte quelques péripéties, il pourrait aussi bien s'en passer: le texte impose sa cadence dans l'évocation des journées grises de ce village déserté. Il tire sa force des variations qu'il construit, de sa perception du temps qui infuse la syntaxe. Le dépouillement de la narration laisse percevoir une tout autre ampleur, la possibilité d'une autre échelle. Dans ce monde d'après la catastrophe, où la fin de l'humanité est rendue par petites touches, quelque chose s'obstine à scintiller. Romain Buffat réussit une brève apocalypse à la lueur des lucioles. •

Bruno Pellegrino

Deuxième prix: *Erasme en moins* Lorrain Voisard



«Pont-à-Mousson était un autre premier rendez-vous du voyage, pas le premier du trajet et peut-être pas le plus décisif, mais le premier à avoir été lancé de la sorte. C'était une petite bourgade catapultée Capitale des grilles d'égouts pendant l'ère industrielle, où après les champs de mort et de blé de Lorraine on voyait enfin se profiler les moulins, d'énormes silos hérités peut-être des transports sur la Marne et de la force de ses eaux, le grenier de la rive gauche. C'est vrai, on peut traverser la Lorraine sans croiser âme qui vive. A une journée de vélo autour de Verdun, il n'y a que des blés. A part les champs de bataille et les trous d'obus conservés en souvenir, où la vie repousse dans cette paix commune aux musées et aux cimetières, les alentours sont propres comme un hôpital. Verdun a d'ailleurs été nommée capitale de la paix, avec un certain sens de la terre brûlée. Il n'y a pas d'insectes, presque pas d'oiseaux. Les blés sont élevés comme des soldats, courts sur pattes et dodus grâce aux hormones. On les achemine dans de lourds engins, vers les moulins qui sont partis comme tout le monde, dans un sens ou dans l'autre, les forêts sauvages des Ardennes ou d'Alsace, ou le ventre du pays. Il n'y a plus dans les sabots de Lorraine que des rêves de va-nu-pieds, et un couple de vieux paysans, accompagnés d'un berger allemand mourant, qui tiennent une épicerie du terroir dans un cube de tôle au bord de la nationale.

Mais j'avais été accueilli comme un prince au milieu de ce désert, il y avait du remue-ménage dans le mouvement, et plus d'amour que de haine dans nos chaumières, de même qu'à Pont-à-Mousson. Un jour la tenancière du relais s'était étonnée de nous voir si loin des autoroutes. Pendant qu'on causait et qu'on lui donnait des nouvelles de notre petit bout de monde, elle nous avait offert des rafraîchissements pour la route, alors je lui avais promis de lui ramener du whisky en passant. En descendant je lui ai amené un single malt trouvé vite fait à la portée à côté et on a

trinqué à la volée avec son litre de scotch, aux promesses tenues tant bien que mal, au voyage, aux grands ducs et aux boit-sans-soif.

Avant ça il y avait eu les Ardennes et une longue plaie autoroutière qui s'y creusait entre les animaux de la forêt, et puis des routes sans chemin parallèle, une nuit où les camions se succédaient dans un enfer sonore de Doppler que j'avais traversé en espérant trouver à Charleville un peu de Rimbaud pour me consoler les oreilles, au lieu de quoi je n'avais trouvé qu'une fête de la bière finissante et une troupe de jeunes motorisés qui s'étaient mis en tête de nous chasser à coups de pare-chocs et de nous pousser presque dans le caniveau après avoir raté ma tête d'un coup de bouteille, fiers certainement d'exercer leur supériorité sur la mécanique non automobile, qui faisait rire la fille entre eux quatre. La force leur évitait d'avoir à se prononcer sur ce qui de la charriote ou de la 206 était le plus attractif en termes de marché de l'amour. C'est romantique d'être à vélo, mais ils avaient plus de chevaux de leur côté.

Après l'idée de la bouteille, ils avaient choisi de pousser la charrette et moi avec sur le vélo, de la tenir en contact et puis d'accélérer, à vingt, à trente, quarante à l'heure, cinquante peut-être. Si la pression faisait toucher la charrette et le pneu arrière, j'étais projeté à terre et sous leurs roues ou contre les voitures parkées à côté, sans casque. Je me suis accroché au guidon en tentant de garder le fil. Quand ils se sont arrêtés le chauffeur a encore enclenché la marche arrière et j'ai évité de peu de me faire rouler dessus. La petite équipée en prenait un sacré coup.

Je me suis remis en route tout seul et désorienté, j'ai encore roulé deux heures et je me suis réfugié dans la forêt, loin des hommes et de leurs guerres, plus près des bêtes végétales, dans l'odeur rassurante des feuilles en décomposition.

Le matin je n'avais ni eau ni pain et j'étais tout altéré. En traversant le premier village j'ai espéré trouver une boulangerie ou un café où me restaurer un peu. J'ai trouvé un jeune homme qui réparait un vélo. Tout avait fermé, l'épicerie il y a six mois, le café entre temps. On faisait vingt-cinq bornes au nord pour faire ses courses au supermarché. Au sud il n'y avait rien que des champs de blé jusqu'à Verdun. Ma déception et ma faim devaient être apparentes, de sorte que la mère de famille m'a invité à partager leur dessert.

C'était dimanche, tout le monde était encore à table, la belle-fille était là, la mamie aussi. Non non, je ne voulais pas déranger, avec peu de conviction. Il y avait des poules dans le jardin, un cerisier. On m'a servi une part de clafoutis aux cerises. Deux cafés. On ne m'a pas laissé partir sans un pique-nique complet, et surtout de l'eau. Dire que je ne demandais que ça, de l'eau.» •

Lorrain Voisard

L'AUTEUR EN QUELQUES QUESTIONS

Lorrain Voisard est étudiant en master en langues, anglais et français, et traduction.

Quel a été le point de départ de votre texte?

Ayrton Senna et Judith Butler... Et la chance de pouvoir explorer des frontières qui restent fermées aux pauvres.

Est-ce votre première expérience d'écriture?

On écrit tout le temps, et souvent, sans même le savoir, ce qu'on écrit est déjà public. Ce qu'on raconte et qui se pose quelque part, même lire, c'est déjà écrire, non? Bien sûr on écrit rarement pour être publié-e dans un journal, voire dans un livre. Là c'est la première fois que je donne libre cours à cette ambition, c'est terrible. Le nom, la signature, la puissance des langues... Quelque part il peut y avoir de l'humilité à dire «je», cette histoire de perception, de subjectivité, bien loin de l'universalité des colons. Mais pourquoi celle-ci et pas une autre? Mon nom, cette marque de fabrique sur le marché de l'écrit, qui est-ce que j'ai pillé pour y accéder? Et est-ce que je leur rends quoi que ce soit? Là aussi, il faudra trouver des moyens de partager autrement.

Qu'avez-vous cherché à transmettre (ou pas) à travers votre texte?

Je remarque que j'ai cherché à transmettre beaucoup trop de choses, mais des choses simples.

L'AVIS DU JURY

Erasme en moins est la description d'une errance, d'un voyage dans lequel le lecteur est pris. L'on est emporté par un style fluide qui donne à sentir les déambulations qu'il décrit, de Strasbourg à Londres, en passant par d'autres localités aux noms plus pittoresques. Ce récit de voyage, peinture de vagabondages divers, a principalement séduit le jury par ses traits d'humour, alliant références littéraires et culturelles amenées de façon habile et digressions pleines d'esprit à partir de détails. Loin de se perdre dans l'anecdote, le texte parvient à faire sentir la poésie des petites choses, et emmène le lecteur dans une promenade en terres à la fois connues et inconnues, entre rire et nostalgie. •

Noé Maggetti

Troisième prix: *La boîte* Marie Sautier



«**J**uillet, un samedi.

Les fils arrivent pas à pas
Comme chaque semaine
En couple,
Pour certains retraités.
Ils passent le seuil de la porte
Restent chaussés
Sonnent parfois,
Frappent à peine,
Effleurent le miroir du couloir avant
D'apparaître dans l'embrasement
du salon.

Et chacun.e s'interrompt
quelques secondes
Lève la tête
Du journal
D'une causette
D'un sugus qu'on déplie
Et salue un neveu, une fille, ou un frère
Avant tout un Pralong-Desvallées.

Dans le siège en rotin
Le cadet
Mime l'indifférence.

Les hommes s'installent sur la table
en hêtre
Celle que Fernand, jeune homme,
fit tailler
Dans un arbre du Pré Menu
Un lopin de terre et de friches
Racheté au vieux Jacques en 60
Et où dardaient bravaches
Une poignée de faines oubliées.

On parle des impôts
Des bêtes
Du curé remplacé par des laïcs
- Triste monde
D'un bien à louer,
Des roumains installés au hameau
Chez Lelong
Et de mécanique.

On dit le mérite du vétérinaire
Repassé au matin pour Estelle.

La maladie a pris par la mamelle
Il a fallu l'abattre au fusil.
De mains en mains, le journal
de la semaine
Auquel elle est abonnée.
Les femmes et Jean-Marc
écoutent d'une oreille
Discutent au salon,
Commentent le temps
Les morts
Et les nouveaux ;
Veillent les petits jouant
sur les tomates.

De lèvres en lèvres, la nouvelle
du mariage
A l'église
Des jumelles cette année.

Le café se boit brûlant pour les fils
Tiède et sans sucre pour le gendre,
Ce fils d'institutrice,
Un lettré
Celui qui, buraliste,
A étudié le droit à Fribourg
Et chante Verdi à Varèse
Trois fois l'an.

De pognes en becs,
Le vieux pot à moutarde
Que les petits languissent
Des amandes, des réglisses
Une boîte à bonbons.

On mange les rissoles,
La brioche
La tarte
Aux pommes à l'automne
A la rhubarbe en mai.

On tait les querelles,
L'héritage de celui qui a repris
la ferme
Transformé la pâture en maïs
Modernisé l'exploitation
Et troqué la cape ardoise des
vaches grises rhétiques
Pour des brunes à deux fins.
On enfouit
Les bisbilles, les chicanes,
La fatigue coupable

De passer trois fois par semaine
plutôt que quatre,
Le soir plutôt qu'avant le travail,
Un peu moins fréquemment
Que la fille du premier
Que la femme du second.

De ne jamais assez donner.

Elle se tient seule

Au centre de tous
Et de tout.

Bien avant les premiers bruits
de pas dans l'entrée
Même après leur départ
Glissant de la cafetière au salon
S'enquérant de chacun.e
Ergotant, commentant
La retraite de l'aîné
La mine du petit-fils.
La matu de l'arrière
Le bébé né en août,
Les voisins» •

Marie Sautier

L'AUTEURE EN QUELQUES QUESTIONS

Marie Sautier est chargée de recherche à l'Institut de sciences sociales.

Quel a été le point de départ de votre texte?

Prosaiquement, il s'agirait plutôt d'un lieu de départ: la cafétéria de l'ISS à Géopolis. La thématique a en effet été nettement influencée par de multiples discussions avec Mélody Pralong, doctorante à l'ISS et passionnée par les questions relatives à l'anthropologie de la mort. Ce texte livre un récit de l'expérience de la mort dans une famille au sein de laquelle l'ensemble des solidarités et des tensions familiales se resserrent autour de la figure et du corps d'une personne âgée gravement malade. Il s'agit d'une prose fictionnelle qui tire cependant ses accents ethnographiques de nombreuses observations et témoignages recueillis dans la campagne genevoise.

Est-ce votre première expérience d'écriture?

J'écris occasionnellement et apprécie les formats relativement courts, soit sous forme d'écrits indépendants, soit pour accompagner des supports visuels, en particulier des vignettes de peinture ou de photographie.

Qu'avez-vous cherché à transmettre (ou pas) à travers votre texte?

J'ai plutôt cherché à décrire une forme de densité ce qui est vu ou entendu, et ce malgré le passage à l'écrit et la traduction, la réduction, les choix situés que ce passage implique. Le rythme et les sonorités empruntés au vocabulaire poétique sont ici des subterfuges - on pourrait aussi bien dire une arnaque - pour redonner de l'épaisseur à une expérience de la maladie et la mort qui a été couchée, mise à plat, et en partie désincarnée par le passage à l'écrit.

L'AVIS DU JURY

Incursion à l'intérieur même d'un foyer en deuil, *La boîte* a très vite su toucher le jury. Parler de la mort de manière subtile, sans tomber dans l'excès et le pathétique n'est pas chose facile; c'est tout ce que nous offre le texte de Marie Sautier. L'intimité d'une famille vivant la perte d'un être cher nous est alors offerte, et leur deuil finement décrit. Le tout prend place dans un texte poétique, la mise en page imitant celle des vers, le registre de langue est simple, mais juste. Un texte émouvant donc, mais humain avant tout. •

Lauréane Badoux



Quand les facultés s'entremêlent

Une assoc' à l'affût

INTERDISCIPLINARITÉ • L'époque du cloisonnement traditionnel entre les facultés est révolue. Désormais, les unions libres entre des disciplines a priori très différentes semblent normales, et ces alliances, loin de choquer la communauté académique, se répandent.

Il y a deux ans, le Fonds d'innovation pédagogique faisait appel, comme chaque année, à des projets visant à développer l'enseignement et améliorer les conditions d'apprentissage des étudiants, avec pour thème cette fois-ci «La pratique réflexive chez les étudiant-e-s». Parmi d'autres projets qui ont obtenu un soutien de l'université, celui de Cinthia Lévy, chargée de cours à la

ont donc investi beaucoup de temps dans la sélection de dix films et séries, pour ensuite choisir les séquences illustrant au mieux les thèmes abordés dans le cours, avant de les découper minutieusement et de les rendre accessibles sur la plateforme Moodle. «C'est un travail différent et très stimulant. Je pense que l'aspect pluridisciplinaire est une grande richesse», explique Cinthia Lévy. Les heures passées sur la préparation de ce cours hybride ont finalement été récompensées par la participation active des étudiants, enthousiastes vis-à-vis de cette approche qui sort de l'ordinaire des cours de droit. Comme le souligne l'enseignante, «donner un cours ne consiste pas uniquement à transmettre aux étudiants de la théorie, il faut ensuite que ce soit utile pour eux dans leur pratique future». En effet, aller au-delà de l'enseignement tradi-

et l'Université de Neuchâtel a, quant à elle, créé une page réunissant plus de 350 films faisant référence à des catégories juridiques.

L'intégration d'outils pédagogiques en passe de devenir une norme

L'intégration d'outils pédagogiques modernes dans l'enseignement est en passe de devenir une norme, y compris dans des facultés à l'enseignement dit plus classique, telles que celle de droit. Utiliser les capacités des étudiants, qui sont en permanence confrontés aux médias audiovisuels, semble plus que jamais faire sens. «On est dans quelque chose de très concret, qui se veut le plus proche possible du monde des étudiants»,



Faculté de droit et HEC, s'est concrétisé ce semestre dans le cours de master «Médiation civile et commerciale». A priori, rien d'excitant. C'est un cours tout ce qu'il y a de plus normal, qui existe depuis déjà quelques années, avec la dose habituelle de théorie et de références juridiques, pimenté quelques fois par des vidéos pédagogiques ou des jeux de rôles. Ce qui fait toute la différence, c'est que, cette année, Cinthia Lévy et ses deux assistantes se sont donné pour mission d'intégrer le cinéma à la très traditionnelle discipline du droit.

Un investissement gratifiant

L'objectif était d'utiliser le cinéma comme outil pédagogique afin d'enrichir le cours. Grâce au budget alloué pour ce projet, deux assistantes-étudiantes de deux facultés différentes ont pu être engagées: Lucrèce Tille, de la Faculté de droit, et Sabrina Schwob de la Faculté des lettres, en histoire et esthétique du cinéma. L'Université de Lausanne est effectivement très favorable à l'interdisciplinarité, car elle réunit des savoir-faire qui, dans des projets comme celui-ci, peuvent devenir complémentaires. Les trois femmes



De Chaplin à Clooney, le cinéma s'imisce dans les cours de droit.

tionnel, c'est aussi encourager les étudiants à s'enrichir autrement, notamment à travers le cinéma.

Une démarche qui se répand

L'utilisation de séquences de films dans des cours n'est, en soi, pas quelque chose de nouveau. D'autres enseignements à l'Unil, notamment en histoire, en criminologie ou en psychologie, utilisent ce type de méthode,

ajoute Cinthia Lévy, qui se dit, par ailleurs, ouverte à échanger avec des enseignants qui souhaiteraient s'inspirer de sa démarche. Aujourd'hui, l'interdisciplinarité et l'interactivité ont fait leurs preuves, il ne reste donc plus qu'à les généraliser, y compris dans des enseignements a priori très théoriques. •

Cléa Masserey

Une toute nouvelle association a vu le jour à l'Unil: l'Association féministe universitaire (AFU).

Créée par un groupe d'étudiantes et d'étudiants de l'Unil au printemps passé, l'Association féministe universitaire (AFU) vise à établir un espace de solidarité et de soutien pour les personnes concernées par des oppressions liées au genre. L'AFU se caractérise par une approche intersectionnelle: considérant que le capitalisme, le sexisme et le racisme sont des schémas d'oppression qui ont la même structure et fonctionnement de façon interdépendante, elle refuse et dénonce en bloc toutes ces formes de sujétions, et cherche à proposer des modèles de vivre ensemble alternatifs à ces systèmes de domination.

Un lieu pour échanger en toute confiance

L'idée est de favoriser un lieu de solidarité et de partage, où les étudiantes pourraient échanger en toute confiance leurs expériences et connaissances. Ainsi, l'association est destinée aux étudiantes susceptibles de subir des oppressions liées au moins au genre, et est donc non mixte. Loin de l'idée de reproduire l'exclusion dénoncée, la non-mixité, qui ne s'applique d'ailleurs pas à toutes les actions de l'AFU, a plutôt été choisie comme un outil permettant aux personnes faisant partie d'un groupe dominé au sein de la société patriarcale, et qui n'ont donc pas ou peu la possibilité de s'exprimer dans le cadre mixte, de se réapproprier la parole et d'organiser leur lutte. Si l'association est toute jeune et que la forme que prendra son activité n'est pas encore clairement définie (l'AFU est d'ailleurs ouverte à toute proposition), des actions telles que des conférences, débats, tables rondes, ateliers de discussion ou projections de films en lien avec les valeurs défendues sont déjà à prévoir. •

Aurélia Babey

Unil-EPFL: je t'aime, moi non plus

VOISINAGE • Les différences académiques entre l'Université de Lausanne et l'École polytechnique structurent des stéréotypes qui laissent penser une antinomie entre les deux institutions. Toutefois, les nombreuses interactions qu'elles entretiennent, nées d'initiatives conjointes à plusieurs niveaux, permettent de dépasser ce clivage.

Au cours de la semaine du 4 au 11 novembre 2016 a eu lieu la 5^e édition du «Zatellig», qui unit les forces du Zelig et de Satellite, respectivement les bars de l'Unil et de l'EPFL. Le but était d'organiser conjointement des soirées de concerts ainsi qu'un tournoi de baby-foot. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres des nombreuses interactions entre les deux campus que tout sépare, à première vue, tant au niveau institutionnel qu'éducatif. Les étudiants ne semblent a priori pas vouloir se mélanger tant les stéréotypes sont prégnants sur les deux sites. Du côté de l'EPFL, l'argument de la supériorité des sciences dites «dures» sur les sciences «molles» est sûrement le plus saillant, sous-entendant une sorte de confrontation entre les pragmatiques et les idéalistes. Un argument de poids bien meilleur que les délicates affirmations de type «les filles de crimino sont plus ouvertes» (allez savoir ce que cela veut dire) ou «à l'Unil, on aime le stabilo».

De nombreuses interactions entre deux campus que tout sépare

Côté Banane, on n'est pas moins tendre. Les EPFLiens peuvent être vus comme des «losers», des «matheux boutonneux à lunettes», ou pire encore des «geeks pucaux». Voilà des perceptions mutuelles récemment recueillies sur les deux lieux. Toutefois, comme a insisté Guillaume, étudiant en microtechnique, lors d'une des soirées Zatellig, ces préjugés «sont superficiels et chaque étudiant quelle que soit sa branche de formation mérite le respect». Il déplore toutefois le fait qu'à l'EPFL, il n'existe pas de «semaine de lecture», comme en profitent certains étudiants de l'Unil, les faisant passer pour des «branleurs» à ses yeux.

Une collaboration institutionnelle et scientifique

En dépit de ce que ces stéréotypes pourraient laisser penser, il existe une



multitude d'interactions entre ces deux mondes intellectuels séparés d'une simple route. Premièrement, sur le plan de la formation, le Collège des humanités (CDH), fondé en 2004 et dirigé depuis 2013 par l'historien et professeur Thomas David, est un partenariat institutionnel cherchant l'interdisciplinarité et la réflexion sur la science et la société. Il favorise une collaboration scientifique entre plusieurs instituts, tels que les Humanités digitales, dont les cours sont ouverts aux étudiants de l'Unil au niveau master, et les *areas studies*. Ces dernières, initialement réservées aux étudiants de l'EPFL, ont été élargies depuis 2015 aux étudiants en HEC. Au sein du programme interdisciplinaire China Hardware Innovation Camp (CHIC), elles leur offre une expérience de terrain à l'étranger. Ensuite, le Cross (Collaborative Research on Science and Society) attribue quant à lui chaque année des subsides à des projets transdisciplinaires Unil-EPFL sur des thèmes précis, comme sur la "Perception" en 2016. Ces projets sont destinés à être soumis, entre autres, au Fonds national suisse (FNS). Seul l'institut des sciences humaines et sociales de l'EPFL (SHS)

est uniquement réservé aux étudiants de cette école. Toutefois, des enseignants de l'Unil y partagent leur savoir dans divers cours.

Mais pas que...

L'Unil et l'EPFL proposent en outre des formations continues depuis 2009. Elles ont pour but de faciliter la transmission de connaissances académiques au monde professionnel afin de répondre aux besoins, tant aux niveaux local que national, de secteurs aussi variés que la santé, l'administration publique ou le management.

Faciliter la transmission de connaissances académiques

Dans une optique plus internationale, l'Unil et l'EPFL collaborent ensemble avec le Secrétariat d'Etat à la formation, à la recherche et à l'innovation (SEFRI) au sein d'un programme de coopération avec notamment les pays du BRICs (Brésil, Russie, Inde, Chine). Ainsi il existe par exemple depuis 2009 un programme de recherche conjoint avec l'Inde dans le volet des sciences sociales.

De nombreuses collaborations associatives

Certaines associations étudiantes des deux bords collaborent de temps à autre pour l'organisation d'événements. Nombre d'entre elles, aussi diverses qu'originales, sont en permanence à cheval sur les deux sites. C'est le cas notamment de l'EUGA (EPFL-Unil Golf Association), de l'Orchestre symphonique et universitaire de Lausanne, de divers clubs d'échecs et de théâtre, ou encore la Société des officiers du campus universitaire de Lausanne. Cassant

le stéréotype de geek matheux, l'association de culture vidéoludique «Pixel» Unil-EPFL, fondée en 2015 par un étudiant de l'Unil, met à l'honneur non seulement le jeu vidéo en tant que divertissement, mais aussi en tant qu'élément culturel. Plus surprenant encore, l'association Plan Queer a pour objectif de donner de la visibilité et la reconnaissance aux minorités sexuelles LGBTQ+ au sein des Hautes Ecoles et écoles professionnelles (Unil, EPFL, HES). Dans un registre plus commun, les Ciné-clubs de l'Unil et de l'EPFL font des soirées de projection de films et débats sur les deux campus ou en ville. Les nombreuses interactions et collaborations, tant au niveau de la formation que des loisirs, font de nos deux campus des lieux vivants où la diversité des offres ne laisse aucun étudiant dans l'ennui. Elles permettent du même coup de transcender des stéréotypes qui n'ont pas de fondement plus solide que l'étroitesse d'esprit de ceux qui les répandent. •

Ouvrir la porte de l'auditoire

RÉVISIONS • Lors d'une Assemblée des délégués de la FAE, une étudiante a émis l'idée de mettre à disposition les salles de l'Unil afin de pouvoir y réviser. Explications de la proposition et de l'éventuel projet.

L'ouverture des bâtiments à tout moment du jour ou de la nuit est-elle une utopie? L'EPFL possède déjà un système similaire: grâce à sa carte d'étudiant, faisant office de clé, chaque personne peut entrer dans les salles de sa faculté à tout moment. C'est en allant réviser dans des salles de l'EPFL que Nadia, actuellement en master en HEC, a eu l'idée d'un concept similaire pour l'Unil. Comme c'est le cas pour beaucoup d'universitaires, elle a plus de facilité à travailler en soirée, et il lui serait donc pratique d'avoir accès à des salles après la fermeture des bibliothèques. Ce n'est cependant pas la seule raison qui l'a poussée à aborder le sujet lors de l'Assemblée des délégués du 24 octobre 2016. En effet, en période

d'examens, ces lieux de révisions sont surchargés, et, à moins d'être très matinal, il est difficile d'y trouver de la place. De plus, parmi les trois bibliothèques que compte l'Unil (l'Unithèque, Internef et Geopolis), deux d'entre elles ferment le dimanche. Une des solutions pour ceux qui n'y trouvent pas de place serait de travailler chez eux, mais ce n'est hélas pas toujours possible.

De l'idée au projet

La discussion sur cette thématique a donc été lancée à la FAE, mais avant d'aboutir, elle a encore du chemin à parcourir. Si le sujet a déjà été présenté lors d'une Assemblée des délégués, il s'agira désormais de réfléchir à la création d'un groupe de travail. Si

celui-ci voit le jour, les membres de ce groupe devront alors s'intéresser aux règlements en vigueur par rapport à l'ouverture des salles, et déterminer si par le passé le sujet a déjà été discuté. Ils évalueraient ensuite quelles propositions peuvent être faites. Les travaux qui vont débiter à la Banane début 2018, réduisant le nombre de places disponibles dans la bibliothèque, pourraient éventuellement jouer en faveur d'un projet de ce type. De plus, selon la FAE, il y a une réelle volonté de la part du dicastère durabilité et campus d'intégrer les étudiants dans les réflexions sur les changements qui seront amenés par les nouvelles constructions sur le campus et aux alentours. Certains ont par ailleurs déjà pu participer à des ateliers organisés

dans ce cadre. En ce qui concerne l'accès aux salles, le groupe de travail n'étant pas encore ouvert, il est difficile de s'avancer sur la faisabilité d'un tel projet. Cependant, si celui-ci voit le jour, il est clair qu'il devra prendre en compte les questions liées à la sécurité et la prévention des abus qui ont pu être constatés par le passé. Pour l'instant, le projet n'est donc qu'au stade d'idée, et l'avenir dira comment il évoluera. La FAE estime toutefois important qu'il y ait une collaboration avec les services de l'Unil et que le dialogue soit privilégié, afin de permettre l'émergence de solutions concrètes en faveur de l'ensemble de la communauté universitaire. •

Adriane Bossy

L'incubateur à entreprises

ENTREPRENARIAT • Situé dans le quartier sud de l'EPFL, l'Innovation Park accueille des *start-up* et des équipes de recherche qui opèrent dans des champs scientifiques tels que la technologie de l'information, les télécommunications, l'informatique ou encore la santé.

Si le lieu existe depuis 1991 sous le nom de Parc scientifique d'Ecublens, il a été renommé en 2015 après son annexion au Swiss Innovation Park, réseau national d'institutions à la pointe de l'innovation localisées aux quatre coins du pays. Selon une interview pour Chroniques Swisscom, Jean-Philippe Lallement, directeur de l'EPFL Innovation Park, voit en cet espace un climat propice à l'innovation à plusieurs niveaux: «d'une part au travers de l'infrastructure des laboratoires de recherche, qui permettent de créer des prototypes, d'autre part par la culture entrepreneuriale qui émerge de la concentration de jeunes chercheurs et entrepreneurs sur un même site.»

Une cohabitation qui rapproche...

Aujourd'hui, plus d'une centaine de *start-up* partagent cet espace avec le département de recherche et développement de près de vingt grandes entreprises comme Nestlé, Crédit Suisse ou encore Logitech. L'ensemble

du site rassemble 14 bâtiments, dont 3 équipés de laboratoires de chimie et de biologie et 10 dédiés à des espaces modulables de bureaux. Le tout est complété par une extension sur le campus de biotechnologie à Genève. C'est dans ces bâtiments que travaillent plus de 2'000 ingénieurs, chercheurs et scientifiques.

L'ensemble du site rassemble 14 bâtiments

Parmi eux, Dirk Beher est le directeur général d'Asceneuron, une *spin-off* de Merck Serono fondée en 2012. Il travaille sur un projet de développement de thérapies contre les maladies neuro-dégénératives telles qu'Alzheimer. Pour lui, la localisation de leurs bureaux sur le campus de l'EPFL était un critère déterminant: «Cela nous permettait à la fois d'avoir accès à des laboratoires et de pouvoir être connectés à des personnes intéressantes pour notre



Tiago Morais

recherche.» En effet, un système de partage de laboratoires leur permet de réaliser leurs expériences à moindre coût. «Nous partageons certains services avec l'EPFL et les autres *start-up*, poursuit Dirk Beher. Par exemple, nous avons des accès temporaires aux laboratoires pour faire des expériences. Chaque *start-up* paie son temps en fonction de ses besoins, cela est bien plus rentable que d'avoir un laboratoire privé à moitié utilisé.»

...et divise

Si les interactions entre *start-up* sont visibles, l'Innovation Park donne tout de même l'impression de se trouver dans une partie relativement isolée de l'EPFL, au sein d'une bulle presque

entièrement coupée du monde académique. Alors que la direction de l'EPFL encourage les *start-up* à choisir leurs internes et stagiaires au sein des étudiants de leur campus, pour Dirk Beher, Asceneuron n'est pas encore assez développé pour pouvoir accueillir des internes: «Pour l'instant, on ne peut pas se permettre d'accueillir des étudiants, faute de moyens et de place en laboratoires. Malgré tout, si l'entreprise se développe, ce sera quelque chose que je devrais prendre en considération. L'EPFL nous encourage beaucoup à établir des collaborations avec son campus, c'est d'ailleurs l'une des clauses de notre contrat. De plus, cela permettrait d'amener des idées jeunes et fraîches dans notre équipe, ce qui est primordial en biotechnique.» En somme, on retiendra de cet espace une volonté d'innovation à l'échelle internationale, philosophie visiblement devenue le sceau de l'EPFL ces dernières années. •

Ainhoa Ibarrola

En d'autres mots

VOYAGE • Premières impressions des étudiants et étudiantes en échange à leur arrivée dans notre doux pays. Par les étudiants et étudiantes du cours Tandem de l'Ecole de français langue étrangère (prof. Myriam Moraz).

Le paysage, l'eau potable et le temps! Quand je suis arrivée en Suisse, la première chose que j'ai remarquée ce sont les incroyablement beaux paysages. J'ai été stupéfaite. J'avais entendu dire que la Suisse était belle, mais dans la vraie vie, c'est beaucoup plus captivant que ce que j'avais imaginé. Une autre chose qui m'a agréablement surprise en Suisse, ce sont les fontaines d'eau potable partout à l'extérieur. J'aime faire du jogging; par conséquent, ces fontaines sont très pratiques pour moi quand je fais une longue course! De plus, l'eau a un goût sublime! C'est également très agréable, parce que je peux y remplir ma bouteille d'eau.

(Courtney, Etats-Unis)

Fumer, c'est permis!

Il y a beaucoup de gens qui fument en Suisse. J'étais tellement surprise de voir des parents avec des petits enfants fumer. Au Japon, c'est interdit de fumer dans les lieux publics; on doit aller à un certain endroit pour fumer. Quand on était petit, on a étudié l'influence de la fumée et c'est considéré comme quelque chose de mal. Donc il n'y a pas beaucoup de personnes qui fument au Japon.

(Yukako, Japon)

Manger le dimanche!

C'était dimanche lorsque mes amis de la Suisse alémanique m'ont rendu visite à Lausanne. Nous cherchions un bon restaurant pour parler de ce qu'il s'est passé les dernières semaines. Bon, c'était une idée sympa, mais elle s'est avérée plus difficile que nous pensions. Au centre-ville, nous avons seulement trouvé des restaurants et des cafés fermés. Nous n'en croyions pas nos yeux, puisqu'en Suisse alémanique, le dimanche est le jour le plus important pour la gastronomie. C'est sûr que chaque brasserie est ouverte. Finalement, nous n'avons pas eu d'autre choix que de manger chez McDonald's...

(Naoko, Suisse alémanique)



Nu? Vous avez bien dit NU?

Une différence qu'on peut remarquer entre la Suisse et l'Allemagne, c'est le rapport de chacun à son corps en public. Selon une amie allemande qui aime bien aller au sauna, les Suisses portent normalement des maillots de bain, tandis qu'en Allemagne, on y va complètement nu. De plus, elle trouve les Suisses qu'elle rencontre là-bas ont toujours l'air un peu pudiques et mal à l'aise. Je trouve ce comportement assez étonnant, car il y a beaucoup plus de contact direct du corps quand on s'embrasse pour se saluer, par exemple, qu'on estimerait trop proche et intime en Allemagne.

(Felix, Allemagne)

Les votations

Avant de venir en Suisse, je savais que les gens votaient directement les lois, ce qui me paraissait incroyable. Quelques semaines après être arrivée, j'ai entendu parler d'un vote à propos de la surveillance du peuple. En discutant avec mes amis, je me suis rendu compte que la majorité des Suisses avaient voté pour donner plus de pouvoir aux services secrets pour les surveiller. Si les politiciens de mon pays faisaient voter une loi comme ça, le peuple protesterait beaucoup et très fortement. Je suis très surprise que le

modèle de vote suisse amène les gens à voter des lois pour qu'on les surveille plus.

(Paz, Chili)

Les papas en Suisse!

Je suis surprise que les pères soient très collaboratifs pour prendre soin de leurs enfants, parce que, dans mon pays, je n'ai pas souvent vu un père prendre soin de son enfant sans sa femme. Mais en Suisse, je crois que cela se fait beaucoup. Je pense que c'est un bon symbole de l'égalité des sexes.

(Aiko, Japon)

L'équipe suisse de football!

Ce qui me surprend en Suisse, c'est que son équipe nationale de football compte 6 joueurs d'origine albanaise: Xhaka, Shaqiri, Behrami, Dzemaili, Kasami et Mehmedi et ça me plaît beaucoup parce qu'ils me font me sentir comme à la maison et puis ils montrent que la Suisse est un pays multiculturel.

(Teuta, Albanie)

Les voitures!

En Suisse, la culture automobile est complètement différente de celle de

mon pays. En Pologne, il vous faut attendre longtemps pour traverser la rue et les seules voitures qui s'arrêtent sont les «L». Mais, en Suisse, quand vous attendez sur un passage clouté, la première voiture s'arrête. Une fois, à Lausanne, une voiture s'est arrêtée alors que le feu était vert! Les gens sont aussi beaucoup plus polis. Les piétons remercient souvent les conducteurs avec un geste de la main et vous entendez rarement les voitures klaxonner.

(Anna, Pologne)

Travailler le dimanche?

Ce qui m'étonne en Suisse, c'est que personne ne travaille le dimanche. Je suis arrivée en Suisse le 24 juillet, un dimanche. A ce moment-là, je ne parlais que l'anglais. Je ne savais pas comment acheter un billet ni comment aller à mon appartement. Mais il n'y avait personne dans la rue! J'ai eu tellement de difficultés à demander mon chemin. Après avoir trouvé mon appartement, j'ai été surprise de constater que la personne en charge de l'appartement ne travaillait pas à ce moment-là, parce qu'en Chine, les employés doivent être disponibles 7 jours sur 7. Je n'avais pas de clés pour ma chambre et j'ai dormi sur le sol pour la première fois de ma vie! Je pense que les gens en Suisse mettent une valeur aux loisirs. Les magasins sont fermés le dimanche et les gens veulent prendre leurs vacances. En Chine, ce n'est pas rare d'avoir des gens qui travaillent 7 jours sur 7, surtout les étudiants! Ce qu'on pourrait apprendre des Suisses, c'est d'être plus efficace dans notre travail!

(Qianhui, Chine) •



Retrouvez tous les autres textes sur www.auditoire.ch/236



Le basket à l'heure des revendications

Balles et balais

ÉTATS-UNIS • Dans une nation de plus en plus divisée, où les violences policières envers les noirs se sont multipliées depuis les six derniers mois, joueurs et dirigeants de la NBA décident de prendre position.

Trayvon Martin, Eric Gardner, Laquan McDonald, Micheal Brown, Terence Crutcher, Keith Scott, Alton Sterling, Philando Castile: les noms se suivent et l'injustice reste la même. Celle d'un agent des forces de l'ordre abattant un homme noir, le plus souvent non armé, rarement dangereux. Les corps ont commencé à tomber il y a environ deux ans, et constellent les rues depuis quelques mois. Face à ces horreurs, les sportifs sortent de leur mutisme, à l'instar de Colin Kaepernick. Pendant l'hymne national précédant chaque rencontre de football américain, ce joueur décide de garder un genou au sol, précisant ne pas afficher de fierté pour «le drapeau d'un pays qui opprime les noirs et les gens de couleur». Si, dès lors, de nombreux autres sportifs ont adopté la posture, et d'autres montré leur soutien, dont la célèbre Serena Williams, c'est dans le basketball, sport noir par excellence, que la revendication est la plus forte et la plus uniforme.

Politique entre les paniers

En juillet dernier, lors des ESPY, la cérémonie de remise des prix sportifs, LeBron James, Stephen Curry ou encore Carmelo Anthony, qui comptent parmi les références de la NBA, ont prononcé un discours émouvant et engagé dans lequel ils dénoncent une injustice sociale et appellent à faire évoluer la situation actuelle.

Le basket apparaît ainsi en rupture avec le modèle du sport business

Ils sont alors écoutés par une salle comble et diffusés à la télévision, offrant au mouvement Black Lives Matter une exposition d'une envergure nouvelle. C'est l'avènement de la progressive politisation de la NBA ces trois dernières années qui a vu ses acteurs s'exprimer au travers de



De gauche à droite, Anthony, Paul, Wade et James lors de la cérémonie des ESPY.

communiqués, T-shirts et autres manifestations. La ligue elle-même s'est prononcée, par l'intermédiaire de son commissaire Adam Silver, en faveur d'«une ouverture au dialogue et une action collective pleine de signification». Le basketball apparaît ainsi en rupture avec le modèle du sport business, aussi lisse que commercial. Il se distingue également des autres disciplines, qui ont appelé leurs joueurs à se borner à leur rôle d'athlète.

Un terrain de bataille unique

Nicolas Bancel, professeur associé à l'ISSUL (Institut des sciences du sport de l'Université de Lausanne), rappelle que l'engagement politique de basketteurs n'est pas nouveau: «Le sport noir a une longue histoire de revendications sociopolitiques, et en particulier le basket. Le phénomène va même plus loin, il est consubstantiel de la démocratie américaine, dans la mesure où il met en place une méritocratie permettant potentiellement la réussite et l'ascension sociale de n'importe qui, indépendamment de sa couleur de peau ou de sa classe.» *The American Dream*, en quelque sorte. Toutefois, même si des Noirs évoluent dans des clubs amateurs, le basket demeure ségrégué jusqu'en 1950, année qui voit l'ouverture de la NBA aux joueurs afro-américains. «Depuis, le taux de joueurs de couleur est

passé de 1 à 78%, imposant ce sport comme lieu de représentation des noirs ghettoisés et de leur culture. Avec les années, outre les joueurs qui s'affirment, ce sont aussi les postes plus importants qui se métissent», poursuit Nicolas Bancel.

Des figures d'identification

Une fois la ligue ouverte, le basket noir s'est pleinement épanoui et y a trouvé un terrain de réussite, mais également de revendication identitaire, à l'image d'Oscar Robertson ou Kareem Abdul-Jabbar, joueurs noirs qui se sont publiquement engagés face au racisme dans les années 1960. Ces actes se sont inscrits dans la lignée des points levés des sprinteurs Tommie Smith et John Carlos, ou encore de la désertion du boxeur Mohammed Ali. La différence c'est que, désormais, le combat en basket est mené non pas contre, mais avec les dirigeants. Les stars noires y font figures d'icônes inspiratrices, et forcent les américains à se voir dans la glace, alors que nombreux sont ceux, dont Donald Trump, qui condamnent ces prises de position dans l'arène du divertissement. •

Autrefois fantasme irréalisable, le quidditch est enfin devenu une discipline bien réelle.

Voler sur un balai: impossible? Oui, en effet. Qu'à cela ne tienne! Deux étudiants de l'Université de Middlebury n'alliaient pas laisser un obstacle aussi mineur que l'inexistence de la magie les empêcher de jouer, à l'instar des héros de la saga *Harry Potter*, au quidditch, sport d'équipe qui se pratique en volant sur des balais. En 2005, ils décident d'adapter le sport fictif à la vie réelle. Et puisque le jeu originel est dirigé par la magie, il faut tout repenser: dans cette version moldue, les joueurs courent ainsi avec un balai entre les jambes, qu'ils maintiennent par la force de leurs cuisses puissantes et de leurs mains vigoureuses. Le souaffle se transforme en ballon de volley légèrement dégonflé et les cognards en balles de dodgeball.

Adapter le sport fictif à la vie réelle

Quant au vif d'or, il se métamorphose en balle de tennis enroulée dans une chaussette, elle-même accrochée au postérieur d'un joueur neutre, tout de jaune vêtu, qui a pour rôle d'échapper aux attrapeurs et qui peut sortir du terrain pour boire un café, si le cœur lui en dit. Tout cela peut sembler ridicule, on l'admet. Et pourtant, la chose est bien plus sérieuse et respectable qu'elle n'en a l'air. Une association internationale de quidditch s'est en effet créée et organise depuis 2007 une Coupe du monde annuelle. Des centaines d'équipes se sont également formées aux quatre coins du globe, avec la volonté de lancer des ligues nationales. Le bonus? Le sport prône l'égalité entre hommes et femmes, puisqu'aucune équipe ne peut compter plus de quatre joueurs du même genre, et se veut un espace inclusif pour la communauté LGBTQ+. Comme quoi, il suffit d'y croire: comme dirait Ginny, «tout est possible quand on a suffisamment de culot.» •

Lost in

l'Anthropole

L'année 2017 marquera les trente ans de l'Anthropole, emblématique de notre Université – enfin du moins pour ces glands de lettreux (que nous sommes pour beaucoup). L'Unil a prévu des festivités, et le Prix de la Chamberonne y sera associé. Vous avez jusqu'au 31 décembre pour soumettre vos participations à cette quatrième édition: le thème imposé est ce célèbre bâtiment jubilaire, la forme un tryptique. Alors, à vos appareils!

Concours photographique de la Chamberonne, participations jusqu'au 31 décembre et remise du Prix le 1er mars.



Alceste à Pathé

Après le Ballet du Bolchoï, le MET, au tour de la Comédie-Française de s'associer à Pathé pour des retransmissions en direct de spectacles au cinéma. Après la diffusion (et les rediffusions en différé) de Roméo et Juliette, c'est *Le Misanthrope* que l'on pourra voir en live depuis la Salle Richelieu à Paris. Si vous aimez le théâtre et que vous concevez pour la nature humaine une effroyable haine, rendez-vous le 9 février dans les cinémas Pathé!

Le Misanthrope, de Jean-Baptiste, en direct-live de la Comédie-Française maguëule, cinémas Pathé Galerie, Lausanne et Pathé Rex, Genève, le 9 février 2017.

Dada partout!

Résolument anticonformiste, le mouvement Dada a vu le jour dans une cave zurichoise, un siècle auparavant. Il reprend vie le temps d'un weekend, du 28 au 29 janvier, à la Grange de Dorigny qui collaborera avec le Théâtre de Vidy pour l'occasion. Il y aura une table ronde et surtout *Dada ou le décrassage des idées reçues*, spectacle qui s'inspire du foisonnement dadaïste, allant des arts plastiques à la danse. A Vidy, les Modules Dada, du 26 janvier au 3 février, rendront hommage au mouvement.

Week-end Dada, du 28 au 29 janvier à la Grange de Dorigny et Modules Dada, du 26 janvier au 3 février au Théâtre de Vidy

Tous en scène...



Rien n'est traditionnel dans les spectacles de Jérôme Bel. Ses créations se font dans la communauté et la diversité. Dans *Gala*, il fait danser sur scène des personnes de tous âges, de tout genre, aux corps divers, minces ou enrobés, valides ou non valides, d'artistes professionnels ou amateurs... Il casse les codes du monde strict de la danse, et lutte contre l'exclusion qui lui est généralement inhérente. L'expérience sera à vivre cet hiver au Théâtre de Vidy.

Gala, de Jérôme Bel, Théâtre de Vidy, du 31 janvier au 3 février 2017.

Banane, fais-moi rire!

Tu fais de l'humour? Tu as envie de faire tes blagues devant un public et montrer ton talent au monde? C'est possible grâce au Tremplin du Banane Comedy Club, le festival de l'Unil et de l'EPFL. Les gagnants de ce concours sont maintenant des stars montantes du monde de l'humour suisse comme Thomas Wiesel, Yoann Provenzano ou encore Blaise Bersinger. Les demi-finales auront lieu le 9 et le 20 mars et la finale aura lieu au CPO le 13 avril. Le gagnant, choisi par un jury de professionnels, pourra se produire en première partie d'un humoriste reconnu. Que ce soit du *stand-up*, des sketches, de l'improvisation ou de la musique, le but est de faire rire. Tu peux t'inscrire jusqu'au 29 janvier à l'adresse suivante: inscriptionbcc@hotmail.com.

Et aussi...

La Comédie des erreurs de ce bon vieux William, TKM, jusqu'au 22 décembre.

La Comédie musicale improvisée, CPO, 13 et 14 décembre, 17 et 18 février.

Festival d'impro à la Grange de Dorigny, du 15 au 18 décembre.

Marché gratuit, Vevey, le 18 décembre.

Anniversaire de Jésus de Nazareth, entre Bethléem et Golgotha, entre le 24 et le 25 décembre.

Une soirée pourrie chez vos voisins, près de chez vous, le 31 décembre.

Un repas nul chez vos grands-parents/oncles et tantes/cousins, le 1er janvier.

Anniversaire de cette petite coquine de cheffe société, le 4 janvier.

The Beat#01, Urban Music Festival, Genève, le 28 janvier.

Hosanna! dans la joie, Le Bourg, Lausanne, le 4 février.

Le Chat de Philippe Geluck, exposé à la Galerie C. Niederhauser, Lausanne, jusqu'au 4 février.

Conférence «Conceptions occidentale et musulmane des droits de l'homme», La Tour-de-Peilz, le 6 février.

Wild West Women, Grange de Dorigny, les 11 et 12 février.

Anniversaire de la maman de notre rédacteur en chef préf, Peney-le-Jorat, le 12 février.

Festival du film sur les Droits humains, Genève, du 10 au 19 mars.



La musique classique, un Graal qui effraie les jeunes?

MUSIQUE • Au vu de la couleur des cheveux du public des salles de concert, il semble que les jeunes manquent d'intérêt pour le monde de la musique classique. Et pourtant, de nombreuses institutions tentent de se démocratiser afin d'élargir leur public et surtout de le renouveler.

Il est rare, de nos jours, de voir des jeunes s'intéresser aux concerts classiques. Certains ont été habitués à s'y rendre avec leurs parents durant leur enfance, mais le pas semble difficile à franchir lorsque l'on est jeune adulte étranger à cette culture. Selon Alexander Mayer, chef d'orchestre du Sinfonietta de Lausanne, des barrières culturelles perdurent: «Certains jeunes appréhendent beaucoup les codes du concert classique, par exemple la manière de se comporter, ou le moment où applaudir. D'autres ont peur de ne pas comprendre s'ils ne connaissent pas les compositeurs ou les interprètes.»

Les orchestres se diversifient

Pourtant, tout autour du monde, de nombreux orchestres adaptent leur programme pour toucher un public plus large et, surtout, plus jeune. Si beaucoup d'entre eux créent des concerts scolaires, d'autres vont chercher des techniques de promotion un peu plus originales. Par exemple, le Philharmonique de Los Angeles sillonne la ville à bord d'un bus nommé Beethoven, équipé de dispositifs de réalité virtuelle augmentée. Ce programme a touché plus de 10'000

personnes, invitées à découvrir la très célèbre 5^e symphonie de Beethoven. Du côté de la Suisse, certaines institutions tentent de se rapprocher des jeunes par le biais de leur programmation. Parmi celles-ci, l'Orchestre Sinfonietta, qui a notamment collaboré avec Woodkid et le Paléo Festival l'été passé, et qui plus récemment a rendu un hommage à David Bowie en reprenant des pièces classiques correspondant à son univers musical.

Un bus nommé Beethoven, et 10'000 personnes qui découvrent la 5^e symphonie

Bien qu'il ne puisse pas encore révéler leur contenu, le chef d'orchestre du Sinfonietta promet que d'autres concerts dans cette même perspective sont à venir. Outre les efforts de programmation, il est aussi question de s'adapter au budget d'un public plus jeune: des tarifs préférentiels sont proposés dans bon nombre d'institutions.

Par les jeunes, pour les jeunes

A l'interne des orchestres, le renouvellement est aussi une priorité. Le festival Septembre musical, à Montreux et Vevey, cherche pour sa part à inviter de jeunes lauréats de concours prestigieux avec lesquels ils coopèrent. «Programmer des jeunes talents, c'est donner leur chance à tous les jeunes», dit ainsi Frédéric Zamofing, spécialiste en communication. Ce festival souhaite aussi toucher les plus jeunes dans un cadre familial en proposant un programme ludique, encourageant les parents à y emmener leurs enfants. En septembre dernier, le festival a proposé un dimanche après-midi *Le Carnaval des animaux* de Saint-Saëns, interprété par le Youth Orchestra of Bahia, Marta Argerich au piano et sa fille et une oeuvre facilement accessible pour de jeunes oreilles.

Une communication ciblée

Faire des efforts sur la programmation est une chose, encore faut-il pouvoir attirer les foules. C'est à ce moment-là que la communication entre en scène et prend toute son importance.

Septembre musical compte aussi sur son festival off, touchant beaucoup plus de jeunes

Pour Alexander Mayer, «la première expérience du concert commence avec la diffusion de la première affiche sur Facebook». Sur le point des réseaux sociaux, Frédéric Zamofing rejoint l'avis du chef d'orchestre: «C'est par ce biais-là que passe la majeure partie de la promotion auprès des jeunes. Que ce soient

les affiches sur Facebook, la mise en place de *hashtags* pour certains événements sur Instagram ou encore des vidéos de répétitions, tous les moyens sont bons pour la promotion via les réseaux sociaux.» Frédéric Zamofing explique que «le Septembre musical compte aussi sur son festival off, touchant beaucoup plus de jeunes, pour promouvoir les dates du festival en question». La communication est généralement gérée par l'institution elle-même, mais il est aussi important que les musiciens s'impliquent plus personnellement en se rendant plus accessibles pour le public. Cela peut passer par le partage des *hashtags* de l'événement ou par la mise en place de séances de dédicaces à la fin des concerts, qui permettent une interaction directe avec le public.

Des efforts récompensés?

Si le public des concerts classiques reste majoritairement âgé, Alexander Mayer assure avoir remarqué un certain rajeunissement dans les fauteuils de la salle Métropole, lors de ses concerts. Tout comme lui, Frédéric Zamofing affirme que «l'on peut remarquer une tendance à l'augmentation des jeunes dans le public du Septembre musical». Le chef d'orchestre reste très positif, car pour lui, «une fois que les barrières culturelles sont surmontées et le premier pas franchi, les jeunes découvrent tout ce que la musique peut leur apporter, et ils reviennent. Ainsi, ils constatent que chaque concert est une expérience humaine, et pas un divertissement élitaire. Je suis un optimiste et je crois que le taux de jeunes dans notre public continuera d'augmenter, car la musique classique donne tellement... Une fois qu'on a vécu cela, on ne peut plus s'en passer!» •



Céline Michel

Enfants, adolescents et adultes réunis en scène, lors du Septembre musical.

En garde, musiciens!

SOUS • Aux premiers jours de novembre, le festival JazzOnze+ réunissait quelques grands noms de la scène jazz ainsi que de jeunes musiciens, issus d'une nouvelle génération prometteuse. Un contexte propice aux discussions autour de la question des statuts d'emploi dans le milieu musical.

Il fut une époque où les musiciens étaient rares, où il était facile, quand on avait 20 ans, de trouver un endroit où se produire et recevoir un cachet décent. Aujourd'hui, la concurrence grandissante et le manque d'organisation du milieu créent des problématiques nouvelles et des réflexions autour de l'actuelle sous-déclaration

de l'emploi musical. A l'occasion de JazzOnze+, le Syndicat musical suisse (SMS) a organisé une table ronde afin de discuter de ces questions et plus largement du statut du musicien professionnel. En son rôle de modérateur, Marc Perrenoud, sociologue à l'Université de Lausanne, auteur d'une étude sur le travail et l'emploi des musiciens en Suisse romande, faisait remarquer qu'il est très difficile, de nos jours, de délimiter ce qu'est un « musicien professionnel » car aucune règle ne peut définir de façon satisfaisante la différence entre un amateur et un professionnel. Par conséquent, ce dernier n'est protégé par aucune mesure officielle, ce qui a tendance à provoquer un *dumping* salarial.

Une discipline difficile à structurer

Du côté des autres arts vivants, on remarque que

des disciplines comme le théâtre ou la danse ont réussi à mieux se structurer. Organisées en troupes ou en compagnies, elles peuvent se permettre une division du travail et une délégation des tâches, notamment administratives.

La musique, art aussi savant que populaire

Il est très rare de trouver un acteur ou un danseur indépendant, tandis que c'est chose courante parmi les musiciens. Marc Perrenoud explique cette différence par « l'inscription sociale du fait musical » qui s'avère ambivalente dans la mesure où « la musique peut à la fois être le plus savant, le plus abstrait de tous les arts et en même temps le plus populaire de tous, où chacun va gratter quelques accords sur sa guitare ». C'est un art qui, par conséquent, est bien plus difficile à structurer. Il est d'ailleurs très rare de voir des danseurs ou des comédiens se produire ailleurs que sur une scène, dans une salle de spectacles, contrairement aux musiciens qui jouent dans une multitude de contextes, certains plus valorisants que d'autres.

Développer de nouvelles idées

Face à ces enjeux, il faut faire preuve d'ingéniosité, à l'instar du contrebassiste Marco de Freitas qui a fondé une association à but non lucratif, Kling et Klung, donnant aux musiciens un accès facilité au chômage et à l'AVS. L'organisation prend en charge les tâches administratives et offre à ses membres un statut de salarié, leur permettant ainsi de toucher les aides sociales auxquelles aurait accès n'importe quel employé. De son côté, Nicolas Gyger, adjoint au Service culturel du canton de Vaud, reconnaît que des conditions plus strictes pourraient être mises en place concernant le subventionnement des salles de spectacles, les obligeant à avoir une attitude d'employeurs correcte et respectueuse, ce qui pourrait impliquer notamment de déclarer les cachets au même titre que des salaires. Des changements semblent donc envisageables afin d'améliorer la condition d'emploi des musiciens professionnels en Suisse romande... pour peu qu'il y ait un mouvement commun parmi les protagonistes, des institutions culturelles aux musiciens eux-mêmes. •

Cléa Masserey



Igor Paratte



23^e Salon du livre de Beyrouth

La 23^e édition du Salon du livre de Beyrouth avait cette année pour thème «Lire ensemble». De caractère international, la manifestation a démontré l'existence d'une francophonie forte et ouverte, aux portes de l'espace arabophone.

Le Salon du livre de Beyrouth, organisé par l'Institut français du Liban en collaboration avec le syndicat des importateurs de livre, s'est déroulé du 5 au 13 novembre et avait pour thème «Lire ensemble». Le Liban est un pont indispensable pour le livre francophone, tourné vers le monde arabophone et le Salon du livre de Beyrouth est l'un des plus importants de l'espace francophone.

Lors de cette édition, l'accent a été mis sur l'importance d'une francophonie

moderne et ouverte, et donc également multiculturelle. Cet interculturelisme ne peut être possible que par la traduction d'ouvrages. En effet, la traduction est indispensable à la circulation des mots et des idées, elle est même « la condition nécessaire du dialogue entre les peuples, de la lutte contre l'obscurantisme » comme l'a pertinemment souligné la ministre française de la culture et de la communication, Audrey Azoulay. Or, pour garantir une diversité des points de

vue, il faut avant tout soutenir les éditeurs et les libraires. C'est pourquoi de nouvelles mesures de renforcement du soutien de la France aux librairies francophones partout dans le monde ont été annoncées, ainsi que des aides plus importantes à la traduction dans l'espace méditerranéen.

La cérémonie d'ouverture comptait pour la première fois cette année un invité d'honneur : le grand écrivain Salah Stétié considéré comme « tout à la fois pleinement français et pleinement arabe et

libanais ». En effet, la francophonie est forte avant tout dans son ouverture aux autres et aux autres langues. Une francophonie que nous devons construire main dans la main, et s'il nous faut vivre ensemble, lire ensemble est déjà un bon début. •

Séverine Guex

Maison et sentiments

THÉÂTRE • Plus besoin de voyager très loin lorsqu' *Appartamentum* s'invite dans votre appartement. Deux comédiennes, quelques accessoires, et vous ne verrez plus votre chez-vous de la même façon.

C'est avec la volonté de modifier la perception du monde et de sortir des carcans du théâtre traditionnel que Camille Mermet s'est lancée dans *Appartamentum* avec la complicité d'Aline Papin. Le concept? Les deux comédiennes s'invitent chez quelqu'un, aménagent un brin son appartement et le font ensuite visiter comme si c'était le leur. Elles en présentent les différentes pièces, les bibelots, les photos et improvisent autour de ces éléments l'histoire de leur vie, faisant ainsi redécouvrir au locataire et à ses amis l'espace dans lequel il vit. Ces derniers, explique Camille, se prennent facilement au jeu, interagissent, s'amuse à voir leur appartement réinterprété et ont parfois l'impression d'être en deux

endroits à la fois: chez eux et chez les comédiennes... La relation n'est plus celle d'un artiste à son public, mais d'un particulier à un autre, passant tous ensemble un moment convivial. En parlant de convivialité, le mot «appartement» vient en fait d'*appartamentum* (comme par hasard...) en latin vulgaire, qui désigne initialement «ce qui est partagé».

Redécouvrir l'espace dans lequel on vit

A force de se balader çà et là dans le canton de Neuchâtel, les comédiennes se sont peu à peu amusées à mesurer

les écarts entre chaque appartement comme autant de manières de vivre, différentes et si personnelles; Camille espère d'ailleurs prolonger l'expérience en élargissant son champ d'action à la Romandie une fois que le projet aura fait ses preuves. Après tout, il ne lui faut qu'«une pièce commune, une toilette et une porte» (avec aussi quelques cachettes pour les installations sonores, quand même). Dans tous les cas, ce qu'elle préfère, c'est d'aller à la rencontre des autres. En effet, à force d'avancer dans sa vie de comédienne, elle a remarqué qu'elle avait tendance à créer pour des experts qui avaient déjà des connaissances et une certaine habitude dans le domaine. Avec son concept, elle retrouve le plaisir de jouer

et de vivre en toute simplicité avec des gens qui, pour certains, n'ont jamais mis les pieds dans un théâtre.

Appartamentum s'est joué en octobre et en novembre de cette année mais garde en réserve quelques dates en décembre. Toutes les informations se trouvent sur www.tpr.ch. Bienvenue chez nous... euh... chez vous... euh... ici. •

Jérémy Berthoud

Rêves de gosses

CINÉMA • Depuis son passage remarqué au dernier festival de Cannes, *Ma vie de Courgette* n'a cessé de faire parler de lui. En salles depuis quelques semaines, le film de Claude Barras connaît aujourd'hui un succès exceptionnel. Décryptage.

À six derniers mois, vous connaissez *Ma vie de Courgette*. Nul besoin, donc, de présenter une énième fois ce petit bijou d'animation franco-suisse et de vanter encore sa beauté, sa drôlerie, sa justesse. Bien d'autres l'ont déjà fait. En revanche, il nous semblait intéressant, tandis que le succès du film est plus qu'entériné, de revenir aux origines du phénomène.

Les sentiers de la gloire

Il y a dix ans, Claude Barras découvrait le roman *Autobiographie d'une courgette* de Gilles Paris et décidait d'en réaliser une adaptation animée. Aujourd'hui, le cinéaste valaisan revient de Los Angeles, où lui et son équipe préparaient le terrain pour les Oscars: *Ma vie de Courgette* y a été sélectionné dans les catégories Meilleur film étranger et Meilleur film d'animation. A l'heure où ces lignes sont écrites, le film a dépassé les 75'000 entrées en Suisse romande et en atteindra sans doute 600'000 en France d'ici la fin de

l'année. Il débarque tout juste en Belgique, investira les écrans suisses-allemands en février prochain et a été doublé en allemand, italien et néerlandais. Avant de concourir pour les Quartz, les Césars et évidemment les Oscars, il a déjà été primé aux festivals de Zurich, Angoulême ou encore Annecy. Selon son réalisateur, c'est bel et bien le passage remarqué sur la Croisette en mai dernier qui a lancé la carrière de *Ma vie de Courgette*: «En Suisse romande, les médias ont beaucoup suivi le projet et accompagné la sortie du film. Et je pense qu'il y a eu une sorte de fierté d'avoir un film qui a été à Cannes et qui fait parler de lui; il y a donc un cercle vertueux qui s'est engagé en Suisse romande, dont je suis très content.»

Les clefs du succès

Quant aux causes profondes de ce buzz, il n'y a pas à aller chercher bien loin: *Ma vie de Courgette* est tout simplement une belle histoire très bien racontée. Le film se distingue tout



d'abord par sa forme. Pour son réalisateur, «l'univers graphique est particulier et peut susciter l'intérêt. Sans oublier la technique du *stop-motion*: c'est tout de suite quelque chose d'assez magique, qui change de ce que l'on a l'habitude de voir.» Ces choix esthétiques participent également au ton du récit, qui traite de thématiques difficiles, mais suggère plus qu'il ne montre et reste au final lumineux. «C'est difficile d'analyser ça moi-même, sourit Claude Barras. Mais je pense qu'au départ il y a quelque chose d'assez touchant, dans l'histoire de ces orphelins, qui

dépasse le film pour enfants. On a justement pris ce livre, qui est à la base un livre pour adultes, et on a essayé de l'ouvrir aux enfants. Et dans l'histoire elle-même, il y a un mélodrame qui ramène à notre propre enfance, à ce qu'on a tous pu voir autour de nous, des gens qui traversent des difficultés, qui s'entraident. Finalement, par les temps qui courent, c'est un beau message, et peut-être que c'est aussi un peu ça qui porte le film.» •

Thibaud Ducret

Enfance et effroi

Gen d'Hiroshima a récemment été réédité. Retour sur un manga qui témoigne avec force de l'horreur atomique d'Hiroshima.

Voici quelques mois est parue la première partie d'une réédition intégrale du manga de Keiji Nakasawa *Gen D'Hiroshima* (Vertige Graphic, 2016). Publié pour la première fois au Japon dans les années 1970, l'œuvre conte l'histoire de l'auteur, âgé de sept ans lors du bombardement d'Hiroshima. Le dessin, à l'aspect de cartoon typique des mangas de l'époque, souligne par son trait le fait que cette histoire est celle d'un enfant. Pourtant, cette caractéristique n'adoucit en rien la réalité brutale qu'elle décrit. Si le trait amplifie les expressions et les gestes jusqu'à les exagérer, la situation dramatique reste montrée dans toute son horreur, sans donner le sentiment de forcer la réalité. Cette opposition suscite le malaise au point d'écoeurer face aux conséquences des radiations: tout est dessiné, les corps s'embrasent, la peau qui coule sur les os, toujours avec un trait qui, soudain, ne semble plus du tout simpliste. Soutenu par ce graphisme, le récit décrit aussi le quotidien d'une société japonaise prise dans l'idéologie impériale que véhiculent ses dirigeants et où il ne fait pas bon de se déclarer pacifiste quand la violence est partout. Parfois, de brefs écarts historiques contextualisants sont faits, à propos notamment de la fierté d'un peuple qui préférerait se tuer plutôt que se rendre. Le livre raconte



aussi l'avancée des recherches dans l'énergie atomique, faisant monter la tension chez un lecteur conscient de l'inéluctable. En ce sens, *Gen* assume pleinement son rôle de témoignage et dénonce, comme le désirait son auteur, l'atrocité de la guerre. Face à cette réalité, impossible de rester insensible, à tel point qu'Art Spiegelman, préfacier de la présente édition, a écrit: «Gen me hante.» •

Emmanuelle Vollenweider

Au fil des œuvres: Sur la piste des enquêteurs

Au cinéma, dans les séries, dans les romans, le policier est partout. Retour sur les multiples facettes des gardiens de la paix maniant loupe, revolver et déduction avec la même habileté.

Selon Régis Messac, auteur d'une thèse sur le genre policier, Archimède serait l'ancêtre du détective de roman: dans le récit que Vitruve fait de la vie du mathématicien, celui-ci, après son fameux «Euréka!», permet de prouver la culpabilité d'un suspect en ayant recours à une expérience déterminant mathématiquement la composition d'or et d'argent d'une couronne. Selon Messac, c'est bien l'utilisation d'une

enfermant un nombre important de malfrats grâce à ses méthodes peu orthodoxes... de quoi alimenter beaucoup de romans. L'intrigue policière connaîtra son plus large succès en Grande-Bretagne avec les inévitables Arthur Conan Doyle et Agatha Christie. Cette dernière adaptera également le genre au théâtre, dans *La Souricière*, par exemple. Ses intrigues à huis-clos sont particulièrement propices à être représentées sur



méthode scientifique pour résoudre un crime et dissiper le mystère qui est le fondement de l'intrigue policière. Cette formule – non pas magique, mais scientifique – fut utilisée très largement dès le XIXe siècle dans les premiers succès du genre, constituant les débuts de la littérature populaire dans les journaux à grands tirages. Son esthétique résolument moderne, quoique pouvant paraître répétitive, fut un énorme succès, à l'instar des personnages de *Rocamboles* ou *Monsieur Lecoq* revenant d'œuvre en œuvre, imaginés par Pierre Ponson du Terrail et Emile Gaboriau. Dès le début, le personnage du policier est parcouru de forces contradictoires: représentant la justice, il a tout à la fois des rapports assez étroits avec les plus basses ou malfamées couches de la société, révélant ainsi d'étranges similitudes avec son adversaire, le criminel. Le genre lui-même tisse par ailleurs des liens avec les légendes urbaines, faits-divers et histoires populaires. Ainsi, *Rocamboles* et *Lecoq* tiennent tous deux d'un fameux détective, Vidocq (1775-1857), qui se serait évadé du bagne pour se reconverter en premier chef de la «brigade de sûreté» de la police de Paris, brigade

scène, donnant la possibilité au spectateur de participer intellectuellement à l'enquête. Les arts picturaux ont également été influencés par le policier. Jacques Monory rappelle dans la série *Enigme*, de 1991 à 1996, (voir ci-dessus) l'ambiance noire et violente du genre par le bleu nuit des toiles et la présence d'éléments symboliques tel que le revolver. A la méthode scientifique des enquêteurs s'est vite jointe la technologie, symbole de modernité. Elle joue souvent un rôle prépondérant dans les versions les plus actuelles du genre, films et séries principalement. *The Wire* donne ainsi une place centrale aux informations recueillies par écoutes téléphoniques. Ainsi, la maîtrise de la technologie semble un point décisif autour duquel policiers et criminels se livrent un âpre duel. Aujourd'hui encore, le genre se décline dans des œuvres très différentes en adaptant ses fondamentaux et totalisant une production énorme. Si certaines adaptations semblent perdre en qualité par la surexploitation du genre, les thèmes abordés, des revers de la société moderne à sa morale, lui donnent un caractère de l'ordre de l'indémontable. •

Loïc Gerber

Peinture fêlée

L'artiste suédois August Strindberg est à l'affiche du Musée des Beaux-Arts jusqu'au 22 janvier. L'occasion de plonger dans la tête de ce peintre autrefois schizophrène et d'admirer des œuvres encore jamais exposées.

Au fil de sa carrière, le dramaturge August Strindberg expérimente la peinture comme mode d'expression. Son style se caractérise par une application de la peinture avec un racleur ou ses doigts. Sous l'emprise de sa schizophrénie, il produit une œuvre témoin de sa pathologie: durant les moments de trouble, ses productions tendent vers les teintes sombres, alors que les retours au calme le portent vers les



Tiago Morais

teintes claires. Ses sujets de prédilection sont les paysages à deux zones: ses tableaux semblent partagés par une ligne horizontale naturellement provoquée par l'œuvre même. Intéressé par tout et mené par sa volonté d'aller à contresens, il exploite aussi la photographie, et de façon non conventionnelle. Il utilisera alors la technique de la Wunderkamera, qui permet d'imprimer l'âme de l'objet photographié sur le papier révélateur. Grâce à cela, il capturera le ciel et les étoiles... C'est ce qu'il pense voir du moins. Lausanne accueille en ce moment à nouveau cet artiste, maintes fois venu en Suisse pour trouver refuge à la critique. •

Tiago Morais

Un coup de crayon

Automne 2016: la politique reprend du poil de la bête



Guillaume Guenat



Courage, jargonons!

Le deuxième genre

Dans ses *Remarques sur la langue française*, Vaugelas, grammairien du XVII^e siècle, déclarait que «parce que le genre masculin est le plus noble, il prévaut tout seul contre deux ou plusieurs féminins». Il confirmait ainsi une règle encore en vigueur aujourd'hui: quel que soit le nombre de femmes présentes dans un groupe, s'il y a parmi elles un homme, c'est ce dernier qui détermine les accords en genre au sein du texte; le masculin ferait donc office de neutre, se substituant à une forme absente du français. Seulement, c'est bien ce genre-ci qui a été choisi à cet effet – quelle que soit la valeur seconde qu'on chercherait à lui donner – et sur les vieux critères de Vaugelas. Pour contrer cette

annihilation des présences féminines dans les groupes, est utilisée désormais, souvent en matière de communications publiques, l'écriture épïcène. Ainsi notre Université s'adresse-t-elle à ses «EtudiantEs». Il fut un temps où nous traitions dans *L'auditoire* des «étudiantes et étudiants», même si nous préférons aujourd'hui le «corps estudiantin», et les professeur.e.s écrivent souvent à leur.e.s cher.e.s étudiant.e.s... La féminisation est donc très diverse dans ses possibilités d'application. On est en droit de la trouver peu élégante, on ne saurait nier néanmoins son grand avantage: rendre inclusive une langue française traditionnellement discriminante... à moins que l'on s'appelle l'Académie

Les trois conseils de...

Chaque mois, un membre de l'Université de Lausanne vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

ENRICO MANGANI, CO-RESPONSABLE ET VENDEUR DE LA PAPETERIE ENNAS DE L'ANTHROPOLE

UN TÉMOIGNAGE

***I mutanti del Cremlino*, d'Yelena Tregubova (2005)**

Yelena Tregubova est une journaliste russe et opposante au régime, celui de Poutine comme de ceux qui l'ont précédé. Elle raconte dans *Les mutants du Kremlin* (publié en Russie en 2003, traduit en italien et en allemand seulement) l'oppression du gouvernement russe sur la population, mais aussi et surtout sur la presse. Ses écrits très prenants témoignent aussi de son grand courage, puisqu'elle risque sa vie en les publiant, elle qui a d'ailleurs été victime de plusieurs tentatives d'assassinat.



Fanny Utiger

UN FILM

***La leggenda del pianista sull'oceano* de Giuseppe Tornatore (1998)**

Adapté du monologue théâtral *Novecento* d'Alessandro Baricco, *La leggenda del pianista sull'oceano* (*La Légende du pianiste sur l'océan*) est un film absolument magnifique. Si bien que j'ai vu une bonne dizaine de fois ce long-métrage, rythmé par de multiples *flashbacks* ou *flashforwards* qui le rendent d'autant plus intéressant...

UN ROMAN HISTORIQUE

***La lunga attesa dell'angelo*, de Melania Mazzucco (2008)**

Le «Tintoretto», c'est ainsi qu'était appelé le peintre vénitien Jacopo Robusti, parce qu'il était fils de teinturier. Melania Mazzucco raconte l'histoire de sa vie, qu'il a vécue dans une Venise de la Renaissance, en pleine épidémie de peste. On découvre alors, sous forme de confidences sur son lit de mort, autant ses rivalités avec ses contemporains que la formation de sa fille illégitime devenue artiste-peintre à son tour. •

française, et que l'on goûte peu les nouveautés langagières, parce que la tradition, y a que ça de vrai. L'institution, en la personne de «son secrétaire perpétuel», Hélène Carrère d'Encausse, s'oppose toujours fermement à un autre aspect de l'adaptation de cette règle grammaticale: celui qui consiste à féminiser les métiers ou titres, lorsqu'ils sont tenus par des femmes. Parler d'un ensemble de personnes diverses au masculin est une chose, maintenir un terme dans cette même forme au sujet d'une femme isolée en est une autre. Il était courant il y a quelques années encore de s'adresser à «Madame le professeur unetelle» ou d'écrire à son «écrivain» préférée, fût-elle Madame de Staël ou Françoise Sagan. Les métiers plus hautement considérés socialement se retrouvaient de fait réservés aux hommes, et confisqués langagièrement aux femmes, à qui l'on accordait par

contre sans problème des postes de coiffeuse ou de caissière. Ce maintien du masculin, non seulement entraîne-t-il quelques bizarreries grammaticales, mais il entrave surtout l'accès des femmes à des carrières *a priori* prestigieuses: car ne pas adapter la langue à un phénomène tangible c'est d'une certaine façon le déréaliser. Il en reste que beaucoup d'entre nous avons appris qu'existent sans problème des rectrices ou des présidentes, pour elles-mêmes et non plus seulement par l'intermédiaire de leur mari. Malgré la contestation perpétuelle de quelques grognons sous une coupole, le monde francophone est donc dans la bonne direction. Ne reste qu'à emprunter le bon chemin, en pensant à féminiser de soi-même les écrits qui le demandent. •



Ce jour-là

Ce même jour, mais d'une année différente, il s'en est passé des choses. Des choses étonnantes. Des choses insoupçonnées. En bref, des choses marquantes. Petit florilège.

Le soleil s'est levé sur Townsville.

Johann Schneider-Ammann a ri.

La Mobilière a fait des affiches de pub avec des dessins rigo-los griffonnés.

Les CFF ont augmenté leurs tarifs.

Mozart a joué un mi# à la place d'un fa.

Alors que sur nos monts le soleil annonçait un brillant réveil, une vache mugit.

Nabilla a téléphoné.

Cristiano Ronaldo s'est recoiffé.

Un étudiant s'est perdu dans l'Anthropole.

François Hollande n'a pas été ferme.

Nicolas Sarkozy a obtenu un non-lieu.

Doris Leuthard a été sympathique.

Ueli Maurer a dit quelque chose d'intelligent. (Non, on déconne ahaha LOL XD PTDR JPP)

Alain Juppé avait encore la super pêche.

La Team Rocket s'est envolée vers d'autres cieux.

Francis est allé s'acheter une baguette mi-cuite.

Quelqu'un a critiqué les étudiants de lettres. Qui ont eux-mêmes critiqué les HEC.

Aujourd'hui, maman est morte. Ou papa, je ne sais plus.

Cette année-là, M. Pokora a chanté du Claude François, du coup 17'280 enfants sont morts de faim.

Donald Trump a souscrit chez Orange.

Barack Obama a caché les clefs de la maison blanche et changé les codes du wifi (le bâtard).

La CIA a essayé de renverser Erdogan, du coup, Castro est mort.

JFK a perdu la tête.

18h39 a précédé 18h40.

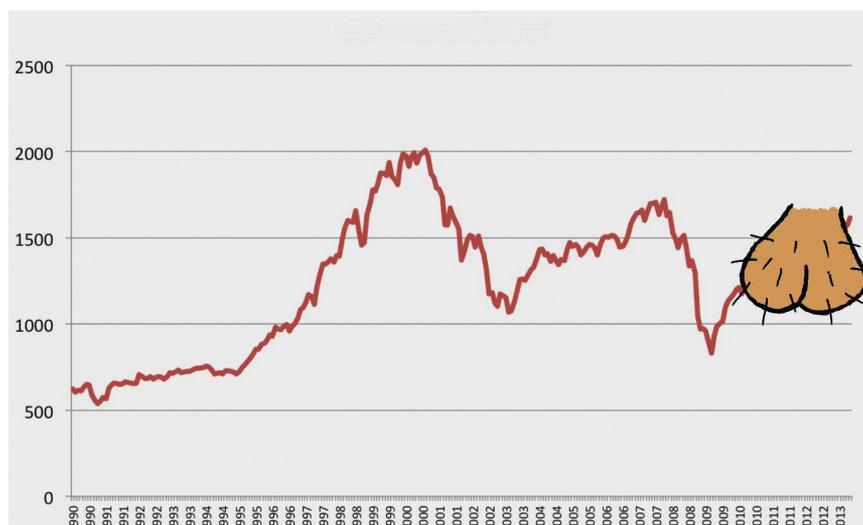
Patrick Aebischer a fait construire un bâtiment.

Personne n'a voté pour Copé.

L'auditoire était inspiré pour ses Chiens méchants.

Cours de la bourse

Considérant que l'économie était trop peu traitée dans nos lignes, nous avons décidé d'y consacrer une nouvelle rubrique pour nos lecteurs. Des chiffres, des stats et des graphes, voilà ce qui vous attend dès à présent. Pour cette inauguration, nos experts les plus pointus se sont penchés avec attention sur l'évolution du SAC40 durant les six derniers mois. Nous avons le plaisir de vous dévoiler leurs prévisions.



Labyrinthe

(Attention: pour les explorateurs aguerris uniquement!)

Tentez d'atteindre le centre du labyrinthe.

